

Traité des fièvres de l'isle de S. Domingue / [Antoine Poissonnier-Desperrières].

Contributors

Poissonnier-Desperrières, Antoine, 1722-1793

Publication/Creation

Paris : V. Lachapelle, 1766.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/t66ckr5c>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

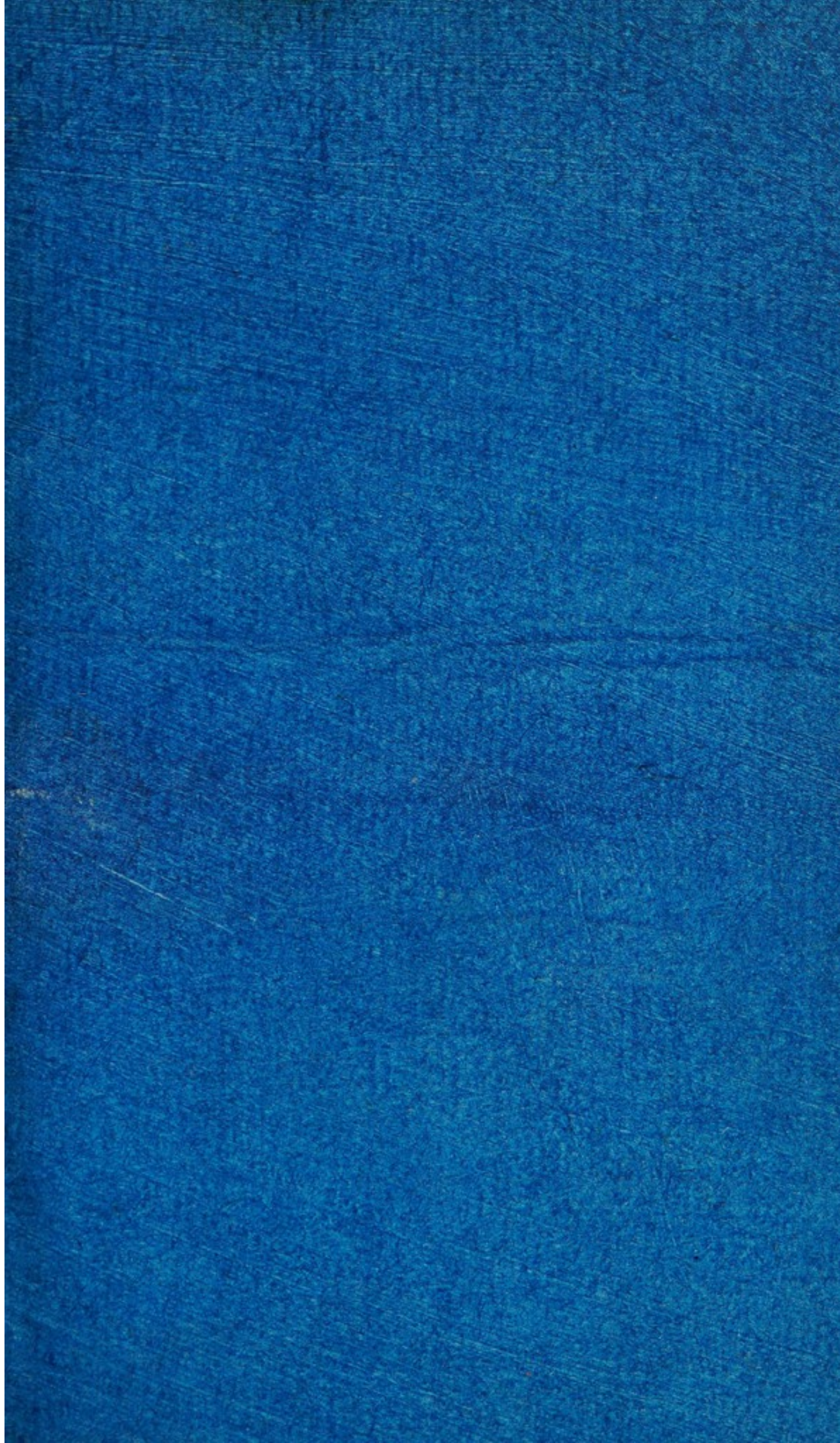
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



De Mier Docteur
en Médecine et Maître
chirurgien pour la Marine



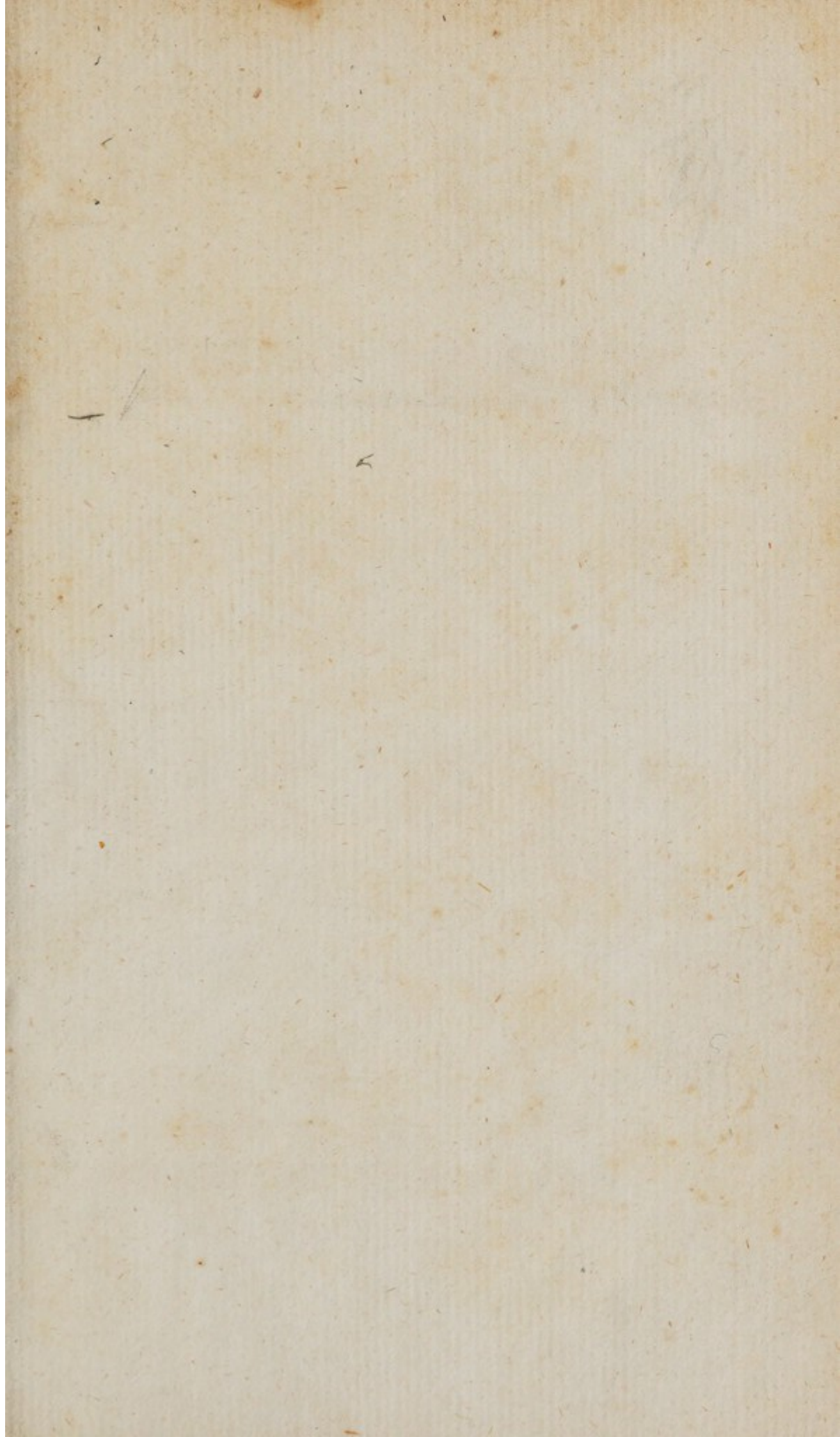
41703 / A

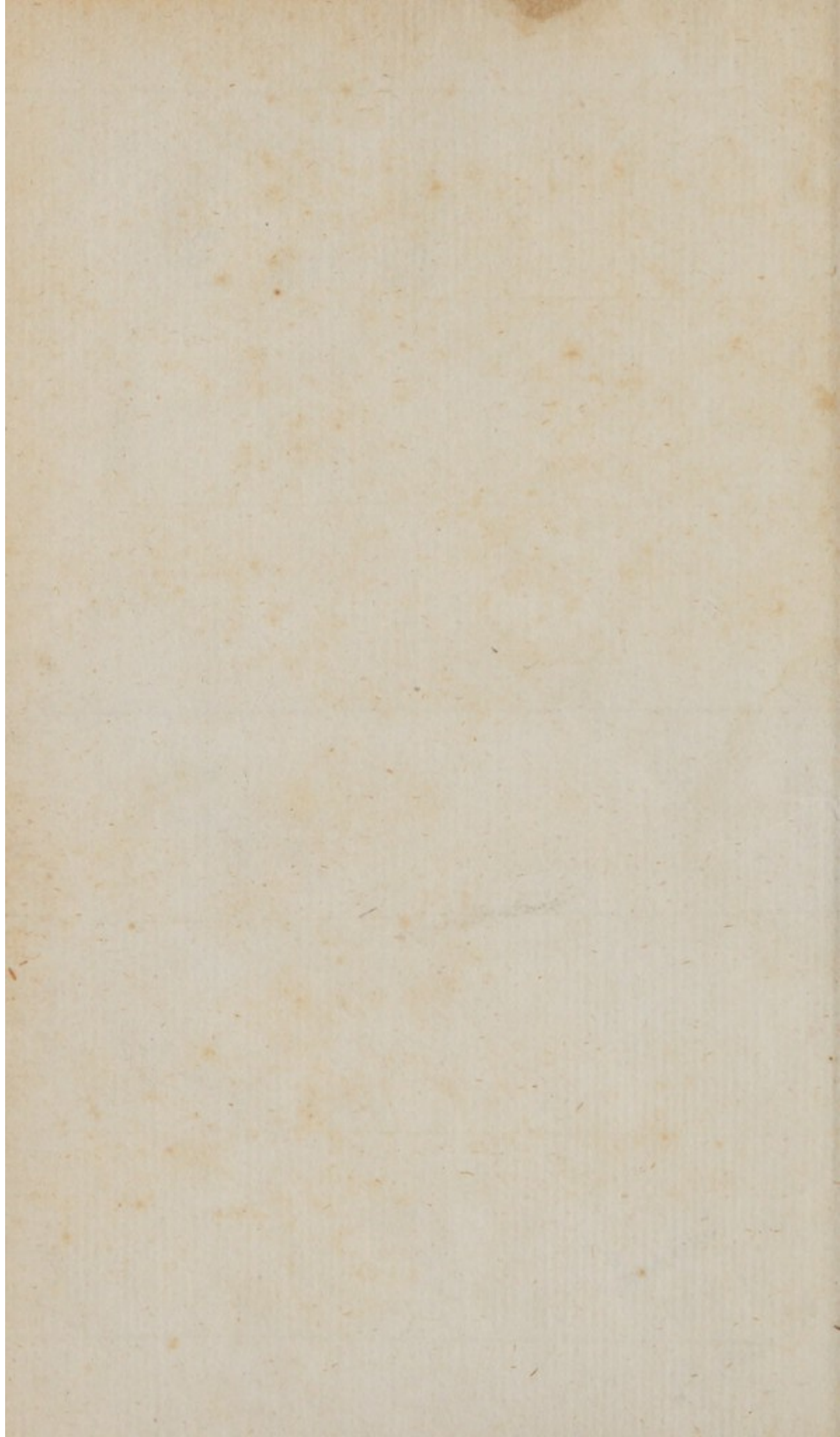
E. xvi. 63

POISSONNIER DES PERRIERES

W. 18/52

Dubon
1804. f.
27 Dec. 28





TRAITE

DES

DE S. DOMINGUE

SECONDE PARTIE

DE LA

A. B. C.

Par V. de la Harpe

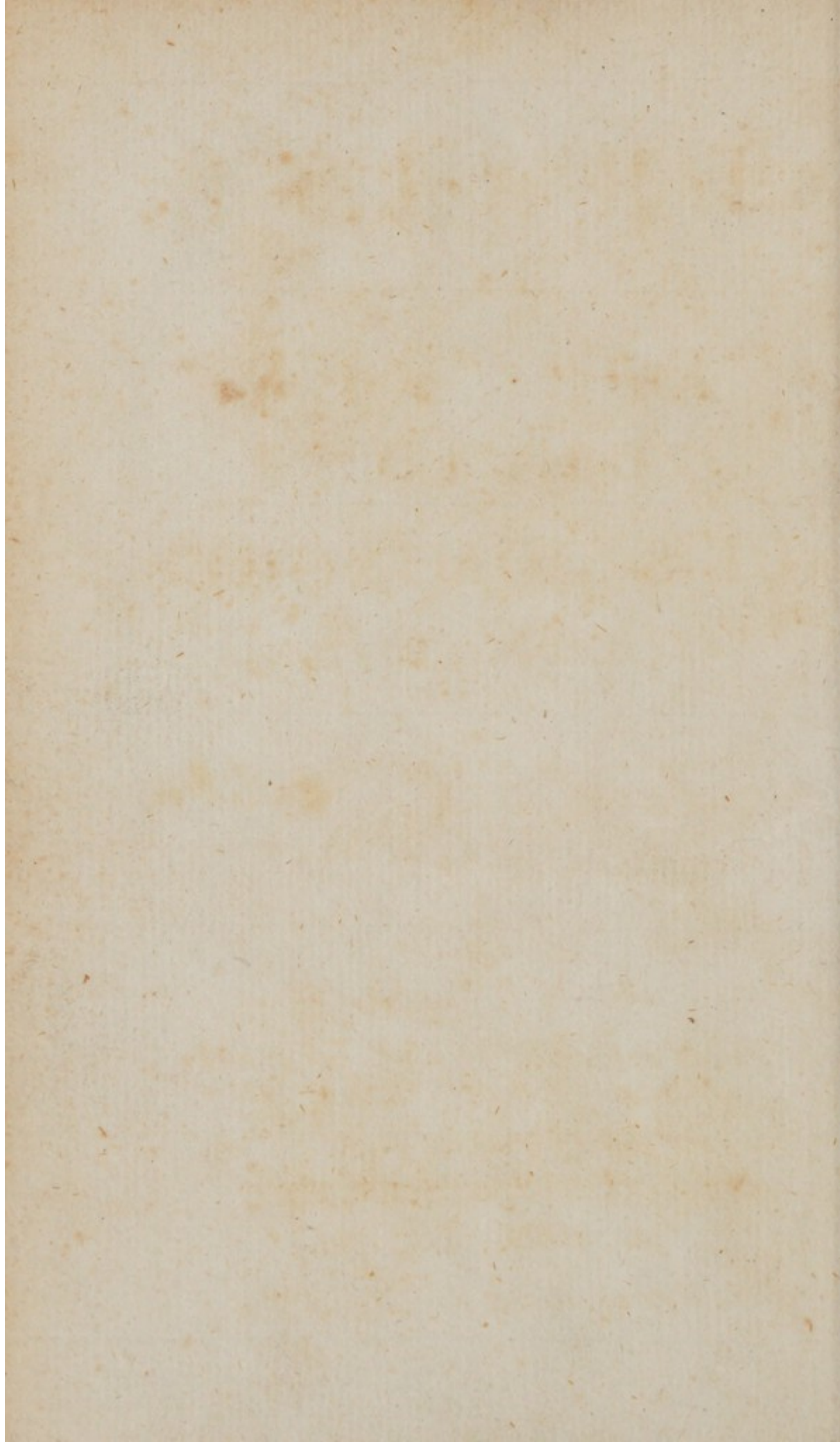
Paris chez la Citoyenne Lesclapart

au Salon de la Citoyenne Lesclapart

au Salon de la Citoyenne Lesclapart

AN DCC LXXI

chez la Citoyenne Lesclapart



TRAITÉ
DES
FIÈVRES
DE L'ISLE
DE S. DOMINGUE.
SECONDE ÉDITION.



ex libris Nivon

A PARIS,
Chez VALLAT LACHAPELLE, Libraire,
au Palais, sur le Perron de la
Sainte-Chapelle.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

T R A I T É

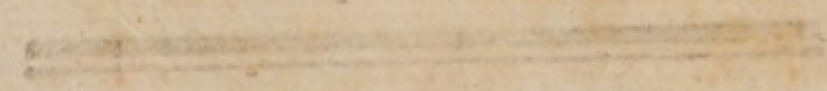
F E N N E S



Librairie de la

A P A R T I S

CH. VALLAT L'ACHARNEUR Libraire
au Palais, 101 de la Porton de la
Sainte-Chapelle.



M. DCC. LXXI

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHOISEUL,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES
ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON
D'OR, COLONEL GÉNÉRAL DES
SUISSES ET GRISONS, LIEUTENANT
GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI,
GOUVERNEUR ET LIEUTENANT
GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE
TOURAINÉ, MINISTRE ET SECRÉTAIRE
D'ÉTAT DE LA GUERRE ET DE LA
MARINE.

MONSEIGNEUR,

*C'EST avec reconnoissance
& admiration que la France*

A ij

iv É P Î T R E.

vous voit tout occupé de son bonheur.

Persuadé que les richesses sont devenues la balance du pouvoir des États, Vous pensez sérieusement à faire fleurir toutes les branches de Commerce qui s'étoient flétries pendant la guerre.

Vos vues ne se bornent pas à l'enceinte du Royaume ; elles embrassent l'Univers. Nos Colonies, ces sources fécondes de trésors, excitent votre zèle.

Comme la population est la base de leurs prospérités ,

É P Î T R E. v

vous m'avez ordonné d'écrire sur la Fièvre qui attaque les Européens à Saint-Domingue ; maladie que j'ai eu occasion de connoître & de traiter pendant un séjour de plusieurs années.

Je suis trop heureux, MON-SEIGNEUR, que vous m'ayez fourni une occasion de servir la Patrie, & de pouvoir par ce foible hommage rendre publique ma vénération pour cette supériorité, cette étendue d'esprit, & cette fermeté d'ame, qui fixent sur vous

vj É P Î T R E.

les yeux de toute l'Europe.

*Je suis , avec un profond
respect ,*

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
POISSONNIER DESPERRIERES.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE la Nature soit par-tout la même , elle se présente sous une multitude de jours divers : ce n'est pas elle qui change ; ce sont ses opérations qui varient.

L'œconomie animale est à peu près la même dans tous les hommes. Quelles différences néanmoins, dans

vii j *AVERTISSEMENT.*

la dissection des Sujets pris dans une même Nation, ne démêle pas un Anatomiste Philosophe, soit dans les os, les muscles, les nerfs; soit dans les vaisseaux, les viscères, leurs fonctions, & dans les fibres mêmes! Ces différences sont bien autrement exprimées sous les divers climats.

Ces nuances différentielles, bien apperçues, auroient peut-être donné une Théorie sûre de la variation des maladies dans

AVERTISSEMENT. ix
les individus. On auroit pû
asseoir, d'après l'Observa-
tion, une Méthode pré-
cise pour varier les traite-
mens.

Pour s'élever au-dessus
de la sphère étroite des
Observations, un Médecin
éclairé doit remonter jus-
qu'à la cause unique &
immense des variétés; le
climat: il joue le plus grand
rôle dans le physique.

Il conviendrait d'ap-
précier tous les degrés d'a-
ction du chaud & du froid.

x *AVERTISSEMENT.*

chez les divers Peuples ;
& dans les différens individus , sur la circulation ;
la nutrition , les sécrétions ,
les excrétions , selon les
différens âges , les sexes , &
pendant les voyages de long
cours.

C'est en partie des qualités communes & particulières des climats qu'il faudroit faire dériver les maladies générales & endémiques. Un Praticien éclairé ne sçauroit calculer avec trop de soin les de-

AVERTISSEMENT. xj
grés de froid & de chaud,
& les autres changemens
qui arrivent dans l'athmos-
phère. Cette derniere est
le thermomètre sur lequel
il doit tenir éternellement
les yeux fixés ; le sage ,
le profond Hippocrate ,
son fidèle Disciple Syden-
ham, & le divin Boerhaave,
ne l'ont jamais perdu de
vue.

Ces fortes d'attentions
sont encore plus nécessai-
res dans l'Univers moder-
ne, que dans l'ancien. Au-

xij *AVERTISSEMENT.*

jourd'hui le Commerce a ouvert toutes les barrières du Monde , qui semble s'être étendu à proportion de nos besoins ; & l'on peut dire, dans un sens propre , que l'homme est habitant de l'Univers.

Il feroit à fouhaiter, pour la conservation du genre humain , que tous les Médecins répandus sur la surface de notre globe , fissent circuler leurs Observations : de toutes ces recherches particulieres il résulteroit

AVERTISSEMENT. xiiij
un centre de lumiere.

Il feroit auffi de la derniere importance d'observer ferieufement le diagnostic & le prognostic des maladies endémiques; de démêler avec justesse les vraies indications des fausses; de décider la curation d'après l'expérience, & non d'après des idées systématiques; de ne point soumettre les faits aux principes, mais d'établir les principes sur les faits.

On devroit se souvenir

xiv *AVERTISSEMENT.*

que , comme la fonction de Socrate étoit sur-tout d'accoucher les esprits , celle d'un Praticien judicieux est , si je puis m'exprimer de la sorte , d'accoucher la Nature, *obstetrix Naturæ.*

Si les Médecins des Colonies modernes avoient pris pour guide la Méthode que j'ai tracée , l'Afrique , l'Asie & l'Amérique n'auroient pas englouti tant de millions d'hommes qui ont trouvé la mort dans des ré-

AVERTISSEMENT. xv
gions où ils cherchoient la fortune.

C'est d'après ces Principes , déjà posés , qu'exerçant la Médecine à Saint-Domingue , j'ai apprécié l'action du climat sur les Européens pendant le trajet , à leur arrivée , & pendant leur séjour dans cette Isle.

J'ai aussi réfléchi sérieusement sur la maladie régnante en cette partie de l'Amérique , sur son commencement , son progrès ,

xvj *AVERTISSEMENT.*

son caractère commun & propre.

C'est pourquoi je me crois autorisé à prescrire des Régles pour son Traitement, & un régime propre à s'en préserver. J'ose dire que ces Régles m'ont été dictées par l'Observation, & confirmées par des succès fréquens & soutenus.

J'espère que cet Ouvrage sera de quelque utilité, non-seulement aux Médecins & aux Colons destinés
pour

AVERTISSEMENT. xvij
pour Saint-Domingue, mais
encore à tous les Euro-
péens qui passent dans les
pays chauds; il ne s'agit que
de modifier l'application de
mes Principes.

L'Europe pourra ban-
nir d'avance ses vaines ter-
reurs pour les transmigra-
tions lointaines : outre que
les Isles qui étoient mal-
saines dans les commence-
mens, ont comme changé
de nature par les exploita-
tions immenses qu'on y a
faites dans les forêts, & que

B

xviiij *AVERTISSEMENT.*

la main Divine y a placé les remèdes à côté du mal, je me flatte de montrer dans ce petit Traité, que l'homme est, par le régime, un animal flexible, qui se plie aisément à tous les climats.

D'ailleurs, les maladies endémiques étant une fois bien connues & bien traitées, elles cessent d'être absolument dangereuses. On peut dire que les Contrées qui se rapprochent de la Ligne, sont bien moins

AVERTISSEMENT. xix
redoutables par ces fortes
de maladies que par l'inex-
périence de ceux qui n'y
ont point pratiqué la Mé-
decine.

Je me croirois trop ré-
compensé de mon travail ,
si j'avois réussi à répan-
dre des jours sur une ma-
tiere , qui jusqu'ici a été
enveloppée de ténébres ,
& à substituer une Théo-
rie & une Pratique éclai-
rée à une routine aveugle.
C'est bien mériter de l'hu-

B ij

xx Avertissement.

manité, que d'écrire pour
la conservation des hom-
mes.





T R A I T É
 DES FIÈVRES
DE L'ISLE
 DE S. DOMINGUE:

QUAND on fait réflexion
 que l'œconomie animale
 subsiste par le juste accord des
 solides & des fluides, & que le
 corps humain a ses poids & ses
 leviers, on est forcé de le regar-
 der comme une machine hy-
 draulique. Quand on considere,
 de plus, que par ses besoins ou
 ses sens, il tient à tous les élé-

22 TRAITÉ DES FIÈVRES

mens , à toutes les productions de la Nature , & que tout l'Univers semble peser sur lui , on sent la nécessité pour un Médecin , de connoître l'action des objets extérieurs sur le mécanisme de la constitution physique de l'homme.

Comme ces objets , & par conséquent leurs actions varient selon les climats , on peut dire qu'il y a en quelque sorte autant de mondes particuliers pour les hommes , qu'ils habitent de régions différentes.

Les climats different sur-tout entr'eux par les degrés de chaud & de froid occasionnés par leur situation topographique ; c'est d'après ce dernier principe que

je vais diriger mes vûes dans le double objet que je me propose; ſçavoir, de préſerver de maladies ceux qui paſſent à S. Domingue, & de les guérir dans le cas où ils en feroient attaqués.

Pour remplir ces deux fins, il faut apprécier les effets que doit produire ſur toute l'œconomie animale le degré de chaud qui regne dans l'Iſle dont il s'agit : elle s'étend du 17^e au 20^e degré de latitude ; ainſi les grandes chaleurs doivent y dilater néceſſairement les fibres, les vaiſſeaux, les viſcères ; l'action du cœur & la réaction des extrémités des fibres doivent donc avoir moins de force, le ſang doit être chaffé de ſon réſervoir, & y re-

venir avec moins de rapidité. L'équilibre des liqueurs aura de la peine à se maintenir. Par le même principe, les pores de la peau seront plus ouverts, & par conséquent, les transpirations plus abondantes. Le sang & la lymphe doivent être privés de leurs parties les plus subtiles & les plus ténues; & par-là même les solides étant moins lubrifiés, seront très-susceptibles d'éretisme.

Les parois de l'estomac ayant peu d'élasticité, & le suc gastrique ayant plus d'action, il n'y aura que les parties les plus déliées des alimens qui en feront extraites: par leurs faces presque insensibles elles feront peu pro-

pres à s'appliquer sur les fibres & à les nourrir. Le suc nerveux ne pourra aussi qu'y avoir une vivacité extraordinaire. De-là la foiblesse habituelle aux habitans de l'Isle ; le repos même les accable : de-là encore leur extrême sensibilité causée par l'épanouissement des houpes nerveuses exposées à la moindre action : enfin c'est dans cette constitution qu'il faut chercher la cause & de l'impérieux attrait qu'ils ont pour la volupté, & de la violence des autres passions qui les dominent. On voit qu'on pourroit juger du caractère des Nations par les différens climats. Tant il est vrai que le physique & le moral sont liés par des nœuds presque imper-

ceptibles qui n'échappent point au Philosophe.

Le climat n'agit pas seulement sur le corps de l'homme, qui est une sorte de plante; mais encore sur des objets extérieurs, sur les mets dont il se nourrit, & sur l'air qu'il respire.

Les alimens ont à S. Dominique beaucoup d'huile essentielle, & peu de fucs nourriciers; ce qui doit ajouter à la subtilité du suc nerveux, nuire à la nutrition & augmenter l'érétisme.

L'air embrasé qu'on y respire ne doit faciliter que foiblement le passage du sang par le poumon: l'air extérieur, par la même raison, ne sçauroit comprimer assez la surface du corps, ni

rafraîchir suffisamment les liquides , ni les réduire en un assez petit volume : d'où une raréfaction considérable dans le sang & les autres humeurs. Les particules sulphureuses dont l'air est chargé dans l'Isle dont il s'agit, conspirent encore à agacer, à irriter les membranes du poulmon, & à les faire entrer en éréthisme.

Les inconvéniens de ce climat sont infiniment moins dangereux pour les Naturels du Pays , que pour des François accoutumés à un air tempéré, à des alimens pleins de suc nourriciers , & à des mouvemens forts & continus. Quand par les degrés de latitude on mesure le degré du chaud de la France, &

qu'on le compare avec celui de l'Isle de S. Domingue, on trouve que la chaleur de celle-ci est au moins de 2 à 4* ; chaleur qui paroît d'autant plus excessive, qu'elle est presque continuelle. Qu'on juge, d'après l'impression forte du climat, des risques que doivent courir des hommes nouvellement transportés dans cette Colonie. Cette impression cependant est toujours relative à la différence de la température

* On ne veut pas dire par-là que la chaleur de Saint Domingue soit pendant toute l'année deux fois plus forte qu'en France, où l'on observe que dans certains jours de l'Été le Thermomètre monte aussi haut qu'à Saint Domingue, mais ce n'est que pour quelques heures ; au lieu que dans cette Isle les chaleurs y sont continuelles & plus soutenues.

DE SAINT-DOMINGUE. 29
du Pays où ils vivoient antérieurement.

Il n'est pas hors de propos d'observer que le chaud qui règne à S. Domingue seroit insupportable, si l'Auteur de la Nature n'y avoit pourvu : mais les brises de l'Est & de l'Ouest qui soufflent périodiquement le matin & le soir, & les rosées abondantes de la nuit temperent l'ardeur du climat. Ces ressources naturelles entraînent elles-mêmes bien des inconvéniens.

J'ai vu plusieurs personnes attaquées de rhumatismes, d'ophtalmies considérables pour ne s'être pas garanties de l'humidité de la nuit ; & d'autres entièrement paralytiques pour s'être

exposées à dormir la nuit en plein air. Il suit des principes établis : 1°. Que chaque climat a ses maladies propres & endémiques : 2°. Que dans celui dont il est ici question , les nouveaux arrivés sont sujets à la fièvre ardente , ou au vrai *Causos* d'Hippocrate , & à une fièvre particulière qui diffère dans son commencement , son progrès , son état & son déclin , de celles qui regnent communément en Europe ; elle se rapproche néanmoins assez de la fièvre ardente , pour pouvoir être regardée comme un diminutif de cette maladie.

Les principaux symptômes qui caractérisent le véritable *Causos* (qui n'est pas une mala-

die fréquente dans les régions tempérées de l'Europe) font, d'après Hippocrate, Galien, Arétée, Boerhaave, &c. une chaleur presque brûlante qu'on sent en touchant le malade: elle n'est pas la même dans toutes les parties du corps; car elle est excessive dans les parties nécessaires à la vie, pendant que la chaleur des extrémités est souvent modérée, & que le froid même s'y fait quelquefois sentir. Dans cette fièvre, l'air qui sort du poulmon est d'une chaleur outrée: la peau, les narines, la bouche & la langue sont d'une sécheresse extrême; la respiration est dense, difficile & prompte: la langue est sèche, jaune, noire, brûlée

32 TRAITÉ DES FIÈVRES

& raboteuse. La soif est inextinguible , & cesse souvent tout-à-coup ; des douleurs dans la région du diaphragme & dans celle des lombes , se font sentir. Les urines sont rouges ; on a du dégoût pour les alimens , des nausées , des vomissemens , des anxiétés , des inquiétudes , & une lassitude très grande. Les malades sont attaqués d'une petite toux , ils ont la voix glapissante & aiguë. La douleur de tête est violente. Le délire & la phrénésie surviennent souvent, les yeux sont larmoyans : l'insomnie, les convulsions , & sur-tout des redoublemens de fièvre dans les jours impairs , achevent de désigner la vraie fièvre ardente.

Voilà

Voilà les symptômes qui la font reconnoître en Europe, & ils sont les mêmes à S. Domingue, excepté que la température du climat les rend encore plus redoutables. La plûpart de ces symptômes qui sont très-graves, font présumer que cette fièvre est une maladie des plus aiguës, & qu'elle ne laisse au Médecin que peu de temps pour l'application des remedes : en effet, les malades qui en sont attaqués périssent assez souvent avant le 4^e jour, & ne passent jamais le 7^e, à moins que la maladie ne se termine favorablement. Cette maladie demande donc une connoissance exacte des causes qui la produisent, & des secours

34 TRAITÉ DES FIÈVRES

très-prompts & très-efficaces de la part du Médecin : d'où l'on peut conclure que cette fièvre qui attaque les Européens transplantés dans les climats chauds de l'Amérique, mérite, à cause de l'extrême violence des symptômes qui l'accompagnent, une attention particulière, & dans le choix des moyens de guérir, & dans le temps de les employer.

Tous les Auteurs anciens & modernes reconnoissent pour causes de la fièvre ardente, le trop grand travail, les longs voyages, la chaleur du soleil, la soif trop long-temps supportée, l'usage des remèdes & des alimens échauffans, celui des liqueurs spiritueuses & des aromates, les

DE SAINT-DOMINGUE. 35
veilles, l'acte vénérien trop souvent répété, la fatigue immodérée, &c. sur-tout lorsque c'est en été que ces causes agissent.

Ce font-là, il est vrai, les causes qui donnent lieu à la fièvre ardente en Europe; mais à S. Domingue les Européens y sont surpris de cette maladie sans que souvent les causes dont nous venons de parler y entrent pour rien. Il ne faut cependant pas penser, d'après cela, qu'Hippocrate, Galien, Arétée, Boerhaave, Fracassini & les autres Auteurs, se soient trompés dans l'exposition des causes de la fièvre ardente. Il n'y en a réellement pas d'autres que celles qu'ils ont reconnues, & la disposition prochaine qu'ont

à la fièvre ardente ceux qui passent à S. Domingue, ne fait que démontrer combien ces Auteurs ont examiné de près cette maladie & ses causes. En effet, la chaleur du climat de S. Domingue fait elle seule ce que le trop grand travail, les fatigues immodérées, l'exposition à la chaleur du soleil dans l'été, l'acte vénérien répété, &c. font en Europe. Je veux dire que les nouveaux habitans de cette Isle, à cause de la chaleur de l'air, sont dans la disposition prochaine à la fièvre ardente, comme ceux qui en France s'adonneroient à des exercices trop violens & trop long-temps soutenus, qui feroient de longs voyages dans cette saison, &c.

Il convient d'observer que si les Européens transportés à S. Domingue sont assez imprudens & assez téméraires pour s'exposer à l'action des causes qui produisent la fièvre ardente en Europe, ils seront presque sûrement attaqués de cette cruelle maladie. J'exposerai dans ce petit Traité les principaux moyens de s'en préserver, & j'indiquerai la manière de la traiter, & de dérober à la mort cette foule d'Européens qui en étoient les victimes. Heureux si je puis éclairer & guider la pratique de ceux qui se destinent par état au soulagement de l'humanité! mais avant d'entrer dans le détail des moyens auxquels on peut re-

38 TRAITÉ DES FIÈVRES

courir pour préserver de cette maladie ceux qui passeront par la suite à S. Domingue, & avant de prescrire les remèdes qu'il faut employer dans le traitement, j'examinerai les effets de l'air sur nos liquides, & le désordre qui doit se faire dans l'économie animale, lorsqu'on passe d'un air tempéré dans un air plus chaud ; & cela afin de découvrir la part que la chaleur du climat peut avoir dans la production de l'espèce de fièvre ardente qui attaque souvent ceux qui arrivent nouvellement à S. Domingue.

L'Auteur de la Nature s'est servi pour notre conservation d'une manière admirable, & de

l'air extérieur qui nous enveloppe, & de celui qui entre dans nos poumons. Le premier & le second tendent à produire le même effet. L'air est particulièrement destiné à rafraîchir les liquides, & par conséquent les solides. Le rafraîchissement des liquides tient de si près à notre existence, que nous ne pourrions pas subsister long-tems, si nos liqueurs n'étoient pas continuellement rafraîchies dans la même proportion qu'elles s'échauffent par la circulation. Pour remonter aux principes, je considérerai le sang partant du ventricule gauche, & j'examinerai les différentes modifications qu'il éprouve avant d'être

rendu au même ventricule.

Le sang sort du ventricule gauche du cœur ; il parcourt les aortes & toutes leurs distributions : les contractions multipliées qu'il a à effuyer pendant son cours de circulation , l'échauffent nécessairement : sa chaleur augmentée le raréfie , & lui fait prendre plus de volume ; de sorte que les vaisseaux artériels qui le reçoivent doivent croître en diamètre depuis le cœur jusqu'à leurs divisions ; je veux dire que la somme du diamètre de toutes les artères qui partent des aortes & de leurs divisions , doit être plus grande que le diamètre de la grosse aorte qui sort du ventricule gauche. Cela est hors de

doute , & tout le monde en convient. Le sang étant parvenu aux extrémités des artères , s'il continuoît à s'échauffer dans les vaisseaux qu'il parcourt , nous serions bientôt détruits : mais la Nature y a pourvu ; le sang est repris par les veines plus nombreuses que les artères , parce qu'elles reçoivent un sang plus raréfié , qui occupe plus d'espace : les veines rampent en grande partie sous les tégumens ; l'air extérieur qui nous environne , infiniment plus froid que nos liqueurs , les frappe presque immédiatement. Par ce moyen , le sang qui les parcourt commence à perdre de la chaleur acquise dans sa circulation ; mais

ce n'est que dans le poumon que le rafraîchissement si nécessaire à nos liqueurs pour que la circulation se répète sans désordre, est achevé ; & cela est si nécessaire , que si le rafraîchissement des liqueurs s'opéroit en entier par l'air extérieur qui nous environne, nous serions très-exposés à périr : en effet , l'air extérieur peut d'autant moins opérer lui seul le rafraîchissement des liqueurs , que si , dans un temps froid , les liqueurs perdoient , par l'action de l'air qui nous environne , la chaleur qu'elles ont acquise dans leur circulation, il faudroit, pour que l'animal subsistât long-temps , que ce degré de froid ne variât point ; car s'il

DE SAINT-DOMINGUE. 48
augmentoît, les liqueurs se coaguleroient; & s'il diminueoit, les liqueurs se raréfieroient au point que la circulation ne se feroit pas librement: c'est pourquoi l'Auteur de la Nature s'est servi d'un *medium*, le poumon, & il a tantôt plus, tantôt moins à faire, selon que l'air qui agit sur la surface de nos corps est plus ou moins froid, & que nos exercices sont plus ou moins violens. Par exemple, lorsque le froid est grand, & que nous sommes dans un état de tranquillité, la respiration nous est presque inutile, & les inspirations sont fort petites & fort lentes; les vésicules pulmonaires ne se dilatent que très-peu, & par ce

44 TRAITÉ DES FIÈVRES

moyen les vaisseaux pulmonaires qui rampent sur les parois de ces vésicules , ne présentent qu'une petite surface à l'air. De là le sang est moins rafraîchi dans le poumon , parce que , dans cette circonstance , l'air extérieur avoit opéré , par la fraîcheur , la plus grande partie du rafraîchissement du sang.

Le contraire arrive lorsque l'air qui nous environne est chaud , ou lorsque nous faisons beaucoup d'exercice ; le sang ne perdant dans les veines de la superficie du corps que peu de chaleur relativement à celle qu'il avoit acquise dans son cours de circulation , le poumon a beaucoup à faire pour

que le sang qui parcourt ce viscère ne soit transmis au ventricule gauche qu'avec le même degré de chaleur qu'il avoit lorsqu'il en est sorti : aussi dans ces cas les inspirations sont grandes & fréquentes , les vésicules pulmonaires se dilatent autant qu'il est possible ; & elles sont par leur dilatation que les divisions des vaisseaux pulmonaires présentent une très-grande surface à l'air qui entre dans les poumons , & qui ayant toujours par rapport au sang une fraîcheur relative assez grande , parvient à le rafraîchir efficacement dans les distributions des vaisseaux pulmonaires ; de sorte qu'on peut dire ici que ce qui n'a pas été

fait par l'air extérieur, s'exécute par le moyen de celui qui entre dans les poumons.

Le ventricule droit du cœur plus grand que le gauche, la structure du poumon, les vésicules qui entrent dans sa composition, les artères pulmonaires plus grandes & plus nombreuses que les veines, (ce qui ne se rencontre que dans le poumon) les divisions infiniment multipliées des vaisseaux pulmonaires, & leur distribution sur les vésicules, tout enfin nous annonce que le sang est rafraîchi dans le poumon : en effet, lorsque l'air remplit les vésicules pulmonaires, les distributions multipliées des vaisseaux qui

rampent sur leurs parois , sont isolées pour lors , & présentent à l'air une surface si multipliée , que le sang qu'elles contiennent ne peut qu'être rafraîchi par la présence instantanée de l'air dans le poumon. Ce liquide rafraîchi , doit nécessairement occuper moins d'espace , & c'est pourquoi les veines pulmonaires sont plus petites que les artères , & que le ventricule gauche est moins grand que le ventricule droit ; c'est aussi pour cela que le sang est plus rouge & plus vermeil dans les veines pulmonaires que dans les artères : mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment l'air , en rafraîchissant le sang , lui restitue la couleur

48 TRAITÉ DES FIÈVRES
rouge qu'il avoit perdue dans sa
circulation.

L'on peut donc conclure de
ce qui vient d'être dit, que nous
ne sommes plongés dans l'air,
qu'afin que nos liqueurs soient
continuellement rafraîchies à
proportion qu'elles s'échauffent
dans nos vaisseaux, & que le ra-
fraîchissement du sang commen-
ce à s'opérer dans les veines, &
s'achève dans le poumon; de
forte qu'on peut dire que, dans
l'état naturel & de santé, le sang
qui sort du ventricule gauche,
après avoir passé dans toutes les
distributions des artères & des
veines, & avoir été exposé à
l'action de l'air froid dans le pou-
mon, est rendu à ce même ven-
tricule

DE SAINT-DOMINGUE. 49
tricule avec le degré de chaleur
qu'il avoit lorsqu'il en est sorti.

Cela s'exécute tant que nous
ne faisons que des exercices mo-
dérés, & que par la température
du climat dans lequel nous som-
mes, l'air extérieur qui nous
environne, & celui que nous
respirons, peuvent faire perdre
au sang qui circule dans nos
vaisseaux autant de chaleur
qu'il en avoit acquis dans sa
circulation; mais lorsque nos
exercices sont trop violens, ou
lorsque l'air dans lequel nous
sommes plongés, & celui qui
entre dans nos poumons, ne
peuvent (lors même que les
inspirations sont aussi grandes
& aussi fréquentes qu'elles scau-

roient l'être) opérer en entier le rafraîchissement du sang, que de troubles, que de désordres ne doit-il pas se passer dans l'œconomie animale? En effet, le sang qui revient de toutes les parties du corps par les veines, & qui est porté au ventricule droit, n'étant pas suffisamment rafraîchi dans le poumon, ne se trouve pas réduit à un assez petit volume pour qu'il puisse passer en entier de ce ventricule au ventricule gauche; de façon qu'à chaque contraction le ventricule droit & les artères pulmonaires se trouveront surchargés de la portion du sang qui n'aura pas pu passer faute d'être rafraîchie, & qui, pour

DE SAINT-DOMINGUE. 51
petite qu'elle soit, engorgera
très-promptement le ventricule
droit, & sur-tout les artères pul-
monaires.

Alors la respiration fera
prompte, difficile & dense, &
fera la même que celle que les
Auteurs ont décrite sous le
nom de *respiratio densa*, *anhe-*
losa & *cita*: mais ce ne font pas là
tous les défordres. La portion
du sang qui aura passé du ven-
tricule gauche dans le ventricu-
le droit, & qui, (soit par l'action
de l'air extérieur, soit par l'ac-
tion de celui qui aura été intro-
duit dans les vésicules pulmo-
naires) n'aura pas été suffsam-
ment rafraîchie pour être tranf-
mise au ventricule gauche dans

52 TRAITÉ DES FIÈVRES

le même degré de fraîcheur qu'elle en étoit sortie lors de sa circulation antérieure , portera plus de chaleur qu'auparavant dans les parties où elle sera distribuée. Cette chaleur augmentera encore dans la circulation suivante, parce que l'air extérieur & celui qui est inspiré étant toujours insuffisans pour faire perdre au sang sa chaleur acquise, il sera plus chaud dans la deuxième circulation que dans la première , & ainsi de suite. Par ce moyen, la chaleur pourra augmenter au point que la peau deviendra brûlante, & que l'air qui sortira du poumon sera d'une chaleur outrée.

On voit déjà par les désor-

dres dont je viens de parler ,
(& qui sont ceux qui doivent
se passer lorsqu'on s'adonne à
des exercices trop violens ou
qu'on est exposé à un air trop
chaud ,) que les liqueurs doi-
vent tendre à l'alkalescence & à
la pourriture ; mais dans le
temps même que tous ces désor-
dres se passent, le sang doit, par
une fuite nécessaire , demeurer
plus de temps à faire son tour
de circulation, & être exposé à
un plus grand nombre de con-
tractions du cœur & des vaif-
seaux , que dans l'état naturel :
en effet le sang n'étant pas suf-
fisamment rafraîchi pour passer
en entier du ventricule droit
dans le ventricule gauche , ce

34 TRAITÉ DES FIÈVRES

premier ventricule se trouve ; par ce moyen , nécessairement engorgé ; les veines-caves doivent s'en ressentir, &, à la longue , toutes les veines qui s'y rendent ; de sorte que les artères éprouvent une certaine résistance à se dégorger dans les veines. Les veines-caves , elles-mêmes , doivent , dans ce cas , ne transmettre qu'avec une difficulté extrême le sang qu'elles portent à l'oreillette droite du cœur ; ce qui fait que , malgré les contractions multipliées du cœur & des artères , il ne revient au ventricule gauche , d'où il étoit sorti , qu'après un espace de temps plus long que dans l'état de santé. Je n'en-

DE SAINT-DOMINGUE. 55

tends cependant pas dire que les liquides soient dans un moindre mouvement ; je pense seulement que leur passage d'un endroit à un autre est moins prompt qu'à l'ordinaire , mais que le mouvement de trusion qu'ils éprouvent est beaucoup plus grand. De-là plusieurs causes de la raréfaction des liqueurs , de la décomposition & de l'altération qu'elles éprouvent.

Quoique j'aye admis deux causes propres à produire tous ces désordres dans l'œconomie animale ; sçavoir, la chaleur de l'air , & les exercices violens ; l'Auteur de la Nature a veillé à notre conservation de la part

56 TRAITÉ DES FIÈVRES.

des exercices. La lassitude & la fatigue qui en résultent, & qui font une suite nécessaire, & de l'épuisement des esprits animaux, & de la raréfaction des liqueurs qui compriment les nerfs, empêchent les hommes, malgré eux, de pousser les exercices assez loin pour leur être ordinairement nuisibles. D'ailleurs les élémens mêmes sont nécessités à concourir à notre conservation dans cette circonstance. La fraîcheur de l'air, relativement à nous, croît à proportion de nos exercices : car lorsque nous courons, nous échauffons successivement un nombre considérable de masses d'air qui nous rafraîchissent,

& que nous n'aurions pas échauffées si nous étions demeurés tranquilles , parce que cela feroit inutile pour lors. Nous ne pouvons pas non plus faire aucun mouvement qui augmente notre chaleur , fans que nous ne renouvel lions continuellement l'air qui nous environne ; ce qui fait que les exercices considérables sont rarement nuisibles , si on les fait dans un air froid ou tempéré ; mais dans les temps de grande chaleur , on voit assez souvent périr des personnes , lorsqu'elles forcent l'exercice , comme les Coureurs , &c. parce que le concours de l'air qui les environne , & de celui qu'ils respi-

58 TRAITÉ DES FIÈVRES

rent, n'est pas suffisant dans cette saison pour empêcher que le sang n'engorge considérablement le ventricule droit, les oreillettes du même côté & les veines-caves, & que la raréfaction de ce liquide, & sa trop grande affluence vers ces parties, ne fasse rompre, ou les veines-caves, ou l'oreillette droite, ainsi qu'on l'a vu arriver. Du moins si une mort subite ne fait pas périr ceux qui forcent les exercices dans les grandes chaleurs, & à l'ardeur du soleil, ils sont souvent attaqués d'une fièvre ardente qui leur laisse peu de répit, & de laquelle ils périssent en peu de jours.

Si l'Auteur de la Nature a nécessité l'action des élémens pour notre conservation , lors des exercices & du travail auxquels il nous a assujettis ; il n'a pas de même nécessité l'action des élémens pour la conservation des hommes qui passent dans des climats pour lesquels ils ne sont pas nés. L'air dans ces climats agit sur nos corps suivant les loix générales de l'Univers , & ne changera pas, sans doute , sa façon d'agir pour des êtres qui lui sont étrangers : ces régions ont des hommes , des animaux , & des plantes pour l'existence, la conservation & la propagation desquels il faut que les qualités de l'air soient

60 TRAITÉ DES FIÈVRES
telles que celles qu'il a.

D'où l'on peut conclure que la Nature ne faisant rien , ou presque rien , pour les hommes qui passent d'un climat tempéré dans un Pays très-chaud , l'Art doit avoir beaucoup à faire pour militer contre les élémens , & pour préserver les hommes des effets pernicioeux de ces mêmes élémens ; mais si c'est à l'Art qu'il faut nécessairement recourir pour la conservation des hommes transplantés dans nos Colonies ; combien n'est-il pas important que le Médecin connoisse la véritable action de l'air sur les fluides & sur les solides du corps humain , comment , & pourquoi il produit des désor-

dres , & quels sont ceux auxquels il peut donner lieu lorsqu'on passe d'un air tempéré dans un air plus chaud ?

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici est pour conduire à cette connoissance si essentielle , & pour en faire sentir l'utilité ; mais aussi peut-on assurer qu'un Médecin rempli de ces connoissances , qui étudie la Nature , & qui sçait la Matière Médicale , préservera de maladies, par des précautions simples & aisées ; une partie de ceux qui voudront s'y astreindre. J'ose plus dire , c'est qu'il conservera la plûpart de ceux qui seront attaqués des maladies les plus aiguës ; parce qu'en connoissant

exaëtement leurs causes , l'action de l'air , & le rôle que joue la chaleur du climat dans les maladies , il n'agira jamais que conformément aux indications qu'il tirera de la maladie prise en elle-même , des symptômes qui l'accompagnent , de la cause qui l'entretient , & des causes éloignées qui lui ont donné lieu. Il ne fera donc pas comme nombre de ceux qui jusqu'ici ont eu soin de la conservation des hommes à Saint-Domingue , (si on en excepte quelques Médecins qui y ont acquis de la célébrité ,) qui sans connoissance ni de la maladie , ni de sa cause physique , concourent souvent à la perte des malades

DE SAINT-DOMINGUE. 63
par des remèdes employés mal-
à-propos , & à contre-temps.

Trois ans de séjour dans cette
Isle , m'ont mis dans le cas d'ex-
aminer combien peu le traite-
ment des maladies y est métho-
dique , & combien peu la plû-
part de ceux qui les traitent
sont en état de connoître & de
combattre les causes qui les
produisent. Une pratique, quel-
quefois bonne , mais souvent
meurtrière , leur tient lieu de
tout. Les succès constans que
j'ai eus en traitant , suivant les
loix de la saine Médecine , les
malades qui me sont tombés en-
tre les mains , & les Observa-
tions particulières que j'ai faites
sur les maladies de ce Pays ,

ne me laissent nullement douter que la Médecine ne puisse y être faite avec beaucoup de succès , lorsqu'elle y sera exercée par un Médecin intelligent & versé dans toutes les connoissances que cette Science exige.

Après avoir exposé en précis les effets que l'air produit sur les fluides & sur les solides du corps humain, les désordres qui se passent dans l'œconomie animale, lorsque nous faisons des exercices trop violens , & que nous passons d'un air tempéré dans un air fort chaud , il faut , pour faire aux maladies dont sont attaqués les nouveaux venus à Saint - Domingue , une application juste des principes
que

que nous avons posés, examiner;

1°. Ce que la chaleur du climat doit produire sur ceux qui sont nouvellement transplantés dans cette Isle, & voir si les accidens & les maladies, auxquels ils sont sujets dans les premiers temps de leur arrivée, peuvent être attribués avec fondement à la température de l'air.

2°. Réfléchir sur les autres causes qui peuvent donner lieu ou concourir aux maladies dont ils sont attaqués.

3°. Indiquer les précautions à prendre pour s'en garantir, d'après une connoissance sûre des causes qui les produisent.

4°. Exposer la maniere de traiter méthodiquement les deux

86 TRAITÉ DES FIÈVRES
principales maladies de ce Pays;
& cela toujours relativement à
l'espèce de maladie, à la nature,
à la violence des symptômes qui
l'accompagnent, & à la cause
connue de cette même maladie.

La chaleur qui regne à S. Domingue étant à celle qui regne en France comme 4 sont à 2, examinons naturellement l'état dans lequel doivent se trouver ceux qui sont transportés de France dans cette Isle. Nos liqueurs s'échauffent plus ou moins dans leur circulation, à raison des particules plus ou moins massives qui les constituent, & l'air qui nous environne les rafraîchit à raison de leur fraîcheur relative plus ou

DE SAINT-DOMINGUE. 67
moins grande. Or en France on
fait usage de substances chargées
de fucs nourriciers , & qui con-
tiennent beaucoup de particules
massives très-propres à opposer
aux solides une réaction qui fait
naître une chaleur proportion-
née au rafraîchissement que por-
te dans nos liqueurs l'air ambiant
& l'air respiré. Ce qui arrive
pour les François en Europe, se
passe à S. Domingue à l'égard de
ceux qui l'habitent depuis long-
tems. Par la nature des alimens
dont on use dans cette Isle , par
la quantité qu'on en prend , &
par la diminution de l'action or-
ganique des fibres & des vaif-
seaux , les liqueurs ne s'échauf-
fent que dans la même propor-

tion qu'elles peuvent être rafraîchies ; de sorte qu'on peut dire que dans chaque Pays , le sang des hommes qui y sont nés , & qui les habitent, n'est susceptible de prendre de chaleur dans son cours de circulation , qu'autant que l'air extérieur qui les enveloppe , & qu'ils respirent , peut lui en faire perdre , du moins lorsqu'ils usent des alimens propres au Pays.

Mais avant de jouir des prérogatives que la Nature accorde aux anciens habitans , & avant que les solides & les fluides de ceux qui passent dans un autre climat aient éprouvé des changemens qui les rendent tels qu'ils doivent être , pour que l'action

de l'air ne fasse que maintenir un juste équilibre entre les solides & les fluides, ils ont des dangers à courir ; & c'est pour en faire connoître la cause, pour les rendre moindres, pour les prévenir, & pour les combattre , que j'ai entrepris un Ouvrage qui m'a paru utile pour la conservation des hommes qu'on enverra ou qui iront à S. Domingue.

Lorsqu'une personne qui a abandonné un climat tempéré est arrivée dans cette Isle, l'air extérieur & l'air intérieur n'ayant pas assez de fraîcheur relative pour rafraîchir les liquides qui circulent dans ses vaisseaux , & pour les réduire au même volume qu'ils avoient dans le temps

que cette personne vivoit dans un air plus froid, les liquides doivent nécessairement se raréfier, & produire par ce moyen une compression générale plus ou moins forte sur les nerfs & sur les fibres musculaires; de-là une lassitude plus ou moins grande. L'air qui environne faisant peu pour le rafraîchissement du sang, celui qui entre dans le poumon a beaucoup à faire; les inspirations, par conséquent, doivent être plus grandes & plus fréquentes que si on les faisoit dans un air tempéré; mais comme elles ne font pas toujours ce qu'il faudroit faire, dans le temps même du repos, la respiration est souvent difficile, & elle doit

l'être encore davantage pour peu qu'on fasse d'exercice. L'air ambiant & celui qui est inspiré ne rafraîchissant pas assez le sang, & ne le réduisant pas en un assez petit volume, pour que tout celui qui sort du ventricule droit puisse, à chaque contraction, passer dans le ventricule gauche, il se fera peu-à-peu un engorgement dans les artères pulmonaires, dans le ventricule droit, dans les veines-caves, & successivement dans les veines de toutes les parties du corps. Il naîtra de-là une espèce d'étouffement, des anxiétés, un abattement extrême, &c.

Mais le désordre peut encore être poussé plus loin; le ventricule droit ne se dégorgeant pas

en entier dans les artères pulmonaires , par les raisons que j'ai dites, les veines-caves supérieure & inférieure doivent , faute de se dégorger , être très-distendues , de même que toutes les veines qui y aboutissent ; par conséquent les jugulaires internes & externes , & toutes les branches veineuses qui concourent à les former, seront dans un état de dilatation ; les artères carotides ne pouvant pas non plus se dégorger librement à cause de la résistance qu'elles éprouvent de la part des veines trop remplies , elles s'engorgeront aussi , & cet engorgement se communiquera jusqu'au ventricule gauche dont les contrac-

tions plus fréquentes augmenteront encore la chaleur des liquides. De ce désordre dans la circulation , il résultera des maux de tête violens , le délire, la phrénésie , le coma , &c. le même désordre se passera du côté de la veine-cave inférieure & des veines qui y aboutissent , elles feront toutes très - distendues ; les veines diaphragmatiques , les veines gastriques, hépatiques , la veine-porte , &c. ne se dégorgeant pas avec facilité , elles souffriront une distension qui produira des accidens différens , des nausées, des douleurs dans la région du diaphragme , du foie , & dans les régions lombaires.

La raréfaction des liquides étant même portée à un certain point , les veines pourront se rompre , & donner lieu à des hémorrhagies quelquefois mortelles, & quelquefois salutaires. On juge bien que dans cet état les liqueurs étant très-raréfiées, & leur chaleur n'étant pas modérée suffisamment , ces mêmes liqueurs acquerront de l'acrimonie , tendront à se décomposer , & à tomber en alkalescence & en pourriture : pour lors , le système nerveux entrera en éréthisme ; il y aura spasme dans presque tous les couloirs , plus de sécrétion , pour ainsi dire , désordres sans nombre , inflammation générale , chaleur acri-

monieuse , excessive , &c. le sang même, malgré les contractions multipliées du cœur & des artères , n'aura qu'un mouvement progressif, fort lent, pendant que son mouvement de trusion sera très-considérable. Il ne pourra pas en effet avoir , dans ce cas , un mouvement de progression fort rapide, puisque toutes les veines , & le ventricule droit, ne se dégorgent qu'avec une difficulté presque insurmontable. Toutes les humeurs étant confondues , & mêlées avec la masse rouge du sang, elles enfileront rarement seules les couloirs par où elles doivent se filtrer. Voilà ce à quoi on est exposé quand on passe

76 TRAITÉ DES FIÈVRES
d'un air froid ou tempéré dans
un air très-chaud.

Lorsque les désordres qui se passent dans l'œconomie animale sont tels que ceux que je viens de décrire , on est sûrement dans le plus mauvais état possible , & il est à présumer que si tout ce qui a été exposé ci-devant s'opéroit dans un espace de temps fort court , on feroit attaqué d'une maladie qui l'emporteroit sur la fièvre ardente ordinaire. Cette fièvre peut cependant être envisagée sous ce point de vue & les seuls effets d'un climat trop chaud peuvent la produire , ou du moins doivent-ils souvent donner lieu à une maladie moindre

qui reconnoît les mêmes causes, & qui peut être regardée comme un diminutif de la fièvre ardente. S'il y a des personnes sur lesquelles les effets d'un air trop chaud paroissent ne produire aucun désordre remarquable, il ne faut pas pour cela les perdre de vue, & on peut les regarder comme dans une disposition prochaine à la fièvre ardente. On doit même se méfier pour elles de toutes les causes qui donnent lieu à cette maladie en Europe, tels sont les exercices trop long-temps soutenus, la course, les excès de liqueurs, l'acte vénérien répété trop souvent, les veilles, l'exposition à l'ardeur du soleil.

C'est gratuitement, dira-t-on, que vous attribuez à l'air la qualité de rafraîchir le sang de la manière que vous le dites ; c'est une supposition que vous faites, lorsque vous annoncez que si l'on passe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud , il arrive dans l'œconomie animale tous les désordres dont vous faites l'énumération : donnez-nous-en des exemples.

Tout ce que ressentent la plupart des nouveaux arrivés à Saint-Domingue , répond parfaitement bien à ce que j'ai dit devoir arriver aux personnes qui passeroient d'un endroit tempéré dans un endroit plus

chaud ; car peu de jours après être arrivés dans cette Isle , ils perdent l'appétit , ils ne respirent pas avec la même facilité qu'ils respiroient en France , leurs inspirations sont plus grandes ; ils sont sujets à avoir mal à la tête , aux reins , &c. & on peut dire qu'ils éprouvent les mêmes indispositions que ceux qu'on feroit passer d'un air tempéré dans un air très-chaud : or , comme il y a ici identité d'accidens , je suis autorisé à conclure l'identité des causes. J'y suis d'autant plus autorisé , qu'il est connu que l'air de Saint-Domingue est infiniment plus chaud que celui de France ;

mais , pour répondre à toutes les difficultés , rapportons des expériences faites sur des animaux qu'on expose dans des endroits très-chauds , & voyons si ce qui leur arrive infirme ou appuie notre théorie.

Les accidens qu'ont éprouvé les animaux sur lesquels on a fait ces expériences, confirment tout ce qui a été dit ci - devant. Quand on les expose à un degré de chaleur aussi grand que celui des liquides qui circulent dans leurs vaisseaux, leurs inspirations deviennent fortes , fréquentes & difficiles ; ils ont les yeux vifs & larmoyans , ils haletent bientôt , & ne tardent pas

DE SAINT-DOMINGUE. 81
pas à périr dans un état de suffocation accompagnée d'accidens graves. La chaleur de ces animaux augmente infiniment ; la langue leur sort de la bouche, & ils rendent une salive qui exhale une odeur insupportable. On ne peut pas s'empêcher de reconnoître pour cause de ces accidens, la chaleur de l'air dans lequel ils sont plongés. L'air chaud qu'ils respirent ne réduisant pas à un petit volume le sang qui passe par le poumon ; & cet air , de même que celui qui les environne, ne faisant rien perdre aux liquides de la chaleur qu'ils acquierent en circulant , il faudra nécessairement que ces animaux éprouvent

tous les accidens de la suffocation , & que leurs humeurs répandent une odeur fœtide, suite de la chaleur outrée qui décompose les humeurs , & qui donne lieu à la formation d'un alkali volatil.

La suffocation naîtra de ce qu'il ne passera par le poumon qu'une partie du sang que le ventricule droit chasse à chaque pulsation dans les artères pulmonaires. En effet , pour que tout le sang qui sort du ventricule droit pût passer par le poumon, il faudroit nécessairement que cette masse de liquides diminuât de volume dans tous les vaisseaux du poumon sur lesquels l'action de l'air froid peut

DE SAINT-DOMINGUE. 83
se faire sentir ; c'est-à-dire , sur
les divisions des veines, comme
sur celles des artères pulmonai-
res. Or , lorsqu'un animal est
exposé à un air très - chaud , le
sang du ventricule droit , qui ,
pour passer en entier dans le
ventricule gauche, devoit dimi-
nuer de volume , n'étant plus
soutenu à l'action d'un air froid
propre à remplir cette vue , ne
passera qu'en partie dans les
vaisseaux pulmonaires , & le
reste engorgera en peu de temps
le ventricule droit & les veines
caves ; ce qui constituera l'état
de suffocation.

La putridité des humeurs aura
lieu , parce que le sang qui se
fera porté du ventricule droit

dans le ventricule gauche ; n'ayant rien perdu de sa chaleur lors de son passage par le poumon , & étant obligé de subir de nouvelles circulations , il acquerra une chaleur qui ira toujours en augmentant , & qui fera bientôt poussée au point que les humeurs susceptibles de putridité , s'alkaliseront jusqu'à répandre une puanteur considérable. Dans ce cas , l'air qui sort du poumon de ces animaux est très-chaud , & un Thermomètre placé dans leur bouche lorsqu'ils suffoquent , a fait remarquer que leur corps acquiert un degré de chaleur fort au - dessus de celle qui leur est naturelle.

On peut juger , d'après cela , combien il est nécessaire que le sang soit continuellement rafraîchi & réduit à un plus petit volume , tant par l'air environnant , que par celui qui entre dans le poumon , & combien il est dangereux de passer promptement d'un air tempéré dans un climat très-chaud. On est , il est vrai , bien éloigné d'éprouver , en arrivant à Saint-Domingue , les accidens des animaux sur lesquels les épreuves dont je viens de parler ont été faites ; parce qu'il s'en faut infiniment qu'il n'y ait entre l'air que nous respirons & celui de Saint-Domingue une différence aussi grande que celle qu'il y a entre

l'air que respiroient naturellement ces animaux & celui auquel on les a exposés.

Cependant , à examiner les choses à la rigueur , des animaux exposés à un air aussi chaud que je l'ai dit ci-dessus , ont les symptômes d'une fièvre ardente qui parcourt rapidement tous ses périodes , & qui fait périr dans un espace de temps fort court. Car si l'on y fait attention il y a chaleur excessive , difficulté très-grande de respirer , anxiété , &c ; & je ne doute point que, si des hommes étoient exposés à ces épreuves , ils ne ressentissent dans un degré supérieur tous les accidens qui accompagnent la fié-

DE SAINT-DOMINGUE. 87
vre ardente. On peut même
présumer que, s'il n'y avoit pas
une si grande différence entre
l'air dans lequel un animal vit,
& celui dans lequel on le trans-
porteroit, tous les accidens
dont nous avons parlé n'aug-
menteroient que peu-à-peu, &
ne le feroient périr que dans
24, 36 ou 48 heures, selon le
degré de chaleur qu'auroit l'air
dans lequel il feroit plongé. Je
crois pouvoir conclure d'après
tout ce qui a été dit, que la cha-
leur de l'air de Saint-Domingue
peut seule donner lieu à la fié-
vre ardente, à laquelle sont su-
jets ceux qui passent de France
dans cette Isle; que si elle ne
produit pas cette maladie, elle

donnera naissance à une fièvre moins vive qui n'en fera qu'un diminutif ; & qu'enfin si la nature du climat n'occasionne ni l'une ni l'autre de ces maladies, elle laissera pendant long-temps ceux qui y sont transportés, dans une disposition prochaine à la fièvre ardente , &c. Il y a bien d'autres causes qui peuvent concourir à produire la fièvre ardente & les fièvres qui lui sont subordonnées ; mais ces causes sont toujours secondées par la chaleur du climat , & elles sont les mêmes que celles qui en Europe donnent lieu à cette fièvre : sçavoir, les exercices trop violens & trop long-temps soutenus , les veilles , l'usage des

DE SAINT-DOMINGUE. 89
liqueurs spiritueuses , &c.

Je considérerai donc tous les nouveaux débarqués à S. Domingue comme prêts à être attaqués de la fièvre ardente , ou d'une fièvre qui est moins dangereuse , qui n'en est qu'un diminutif , & dont je parlerai par la suite ; ou bien je les regarderai comme n'ayant que des dispositions plus ou moins prochaines à ces deux fièvres. La cause principale qui agit dans ce cas (la chaleur du climat) étant connue , de même que la manière d'agir , j'insisterai sur les précautions qu'il y a à prendre pour diminuer , pour combattre & pour détruire cette disposition relativement à la cause qui l'a

90 TRAITÉ DES FIÈVRES
produite & qui l'entretient , &
j'indiquerai les moyens auxquels
un Médecin doit avoir recours
pour traiter méthodiquement &
avec succès les fièvres qui atta-
quent les nouveaux - venus à
S. Domingue.

Les précautions qu'on a à
prendre pour combattre & pour
détruire la disposition que ceux
qui arrivent à S. Domingue ont
à la fièvre ardente , regardent
deux temps différens , celui du
voyage , & celui du premier sé-
jour dans l'Isle , & ces précau-
tions s'étendent particuliere-
ment sur la quantité & sur la
qualité des alimens & des boif-
sons dont on usera ; sur l'exercice
qu'on prendra , ou , pour mieux

DE SAINT-DOMINGUE. 91
dire, sur l'usage convenable des
six choses non naturelles. Or,
quelle indication principale a-t-
on à remplir dans cette circon-
stance, c'est de modérer l'action
des solides, de diminuer la masse
des humeurs, & de les priver
des particules massives qui les
rendent le plus susceptibles
d'échauffement; afin que, lors-
qu'on est arrivé à Saint-Domin-
gue, les vaisseaux ne soient
remplis que de fucs qui, par la
nature des parties intégrantes
qui les constituent, n'acquierent
dans leur cours de circulation
qu'un degré de chaleur qui
pourra aisément être tempéré
par la fraîcheur relative de l'air
environnant & de celui qu'on y
respire.

La Nature prévient l'Art dans cette circonstance ; l'action des solides s'affoiblit quand on passe dans les Pays chauds, & l'appétit diminue, parce qu'il faut nécessairement que les liquides de l'homme qui vit dans ces climats, ne soient fournis que de peu de particules massives; c'est pourquoi la Nature, cette sage mere, pour nous empêcher de nous écarter de ses vues & de travailler à notre destruction, change l'appétit des hommes à raison de leur besoin ; je veux dire que le besoin de nourriture varie en proportion de la chaleur des lieux que nous habitons : en effet, ce besoin est moindre dans les Pays chauds

que dans les Pays froids. On aura donc pour ceux qui de France iront à Saint - Domingue ce double point de vue à remplir , de modérer l'action des solides, & de diminuer le volume & la densité des liquides.

On doit tâcher de remplir une partie de ces indications avant le départ & pendant le voyage. Pour en venir à bout , il est à propos que tous ceux qui passent à Saint-Domingue se fassent saigner une fois ou deux , surtout s'il y a en eux beaucoup de disposition à la pléthore sanguine ; & pour peu que leur état paroisse l'exiger , ils ne sçauroient rien faire de mieux que de se purger avant leur dé-

part. Ces premières précautions prises, on observera pendant la traversée de se laver la bouche tous les matins à jeun avec de l'eau & un peu de vinaigre.

On aura aussi l'attention d'affaïsonner avec du vinaigre les légumes & une partie de la viande dont on se nourrira. Au lever du soleil, il faudra venir sur le pont, & ne rester pendant la journée que le moins qu'il sera possible dans l'entre-pont : il seroit encore très - utile de s'exercer sans se fatiguer.

Il convient de changer de linge le plus souvent qu'on peut, & on ne prendra jamais une nouvelle chemise sans qu'elle ait été long - temps ex-

DE SAINT-DOMINGUE. 95
posée au soleil , & qu'elle n'ait
été bien sechée & frottée aupara-
vant.

On se couchera de bonne
heure, & on se levera avec l'au-
rore; & à supposer qu'on fût
obligé d'être pendant la nuit
sur le pont , il est essentiel d'a-
voir toujours la tête couverte ;
& si l'on y couche, il faut avoir
la précaution de se couvrir le
corps , la tête & les yeux.

Dès qu'on aura gagné le cli-
mat chaud, on boira *à sa soif* de
l'eau acidulée avec de la crème
de tartre dissoute en quantité
convenable*. Chaque personne

* Quoique la crème de tartre ne soit pas
tenue en dissolution dans l'eau froide , elle
ne laisse pas de lui communiquer une acidité
sensible.

pourra de cette maniere faire la consommation de deux gros de crème de tartre par jour. Cette boisson produira le double avantage de rafraîchir légèrement, & de tenir le ventre libre.

On ne se permettra point l'usage des liqueurs spiritueuses; il n'y a que le vin, pris en quantité modérée, dont l'usage ne fera pas interdit.

Il ne faut pas négliger d'embarquer avec soi une bonne quantité de choux ou d'autres légumes confits dans le vinaigre. On en mangera le matin & le soir, & même avec de la viande; cette sorte de nourriture est très-bonne quand on passe dans les climats chauds.

La

La propreté est sur-tout recommandée lorsque l'équipage, ou les Passagers, sont fort nombreux ; mais une chose à laquelle il faut faire beaucoup d'attention , indépendamment des boissons un peu acidules , c'est de se modérer sur la quantité des alimens qu'on prendra ; il faudroit même se faire un peu de violence sur cet article, & je vais dire pourquoi.

L'appétit (par une cause qui infirme les principes que j'ai posés ; sçavoir, que l'appétit diminue lorsqu'on va dans les Pays chauds ,) se soutient sur mer , & augmente même quelquefois , quoiqu'on navige dans des lieux qui , à cause de leur

situation topographique , doivent être infiniment plus chauds que celui qu'on a abandonné ; mais qu'on me permette ici une réflexion , & l'on verra que ce qui au premier aspect paroît infirmer notre Théorie , ne fait qu'en prouver la bonté.

Quand on est sur mer , on est plongé dans une atmosphère plus dense, & imprégnée d'acides marins ; par cette raison , elle doit beaucoup nous rafraîchir , & entretenir l'action des solides, & exiger que nous fournissions à nos sucs assez de particules massives , pour qu'il s'excite dans nos humeurs une chaleur proportionnelle au rafraîchissement qu'elles éprouvent

de la part du fluide environnant: je dis encore que dans le temps qu'on est sur un vaisseau, l'air peut avoir à votre égard une fraîcheur relative, telle que si vous étiez dans un Pays tempéré, lors même que vous n'êtes pas fort éloigné de la ligne; car il faut considérer que si le vaisseau fait beaucoup de chemin, vous rafraîchissez successivement des masses d'air différentes, & vous vous trouvez dans la même situation d'un Coureur qui traverse l'air rapidement; mais comme, dans ce cas, il n'y a souvent de votre part aucune action musculaire, aucune cause de chaleur qui réponde au rafraîchissement que porte

100 TRAITÉ DES FIÈVRES

sur vous l'air à travers lequel vous passez, il arrive que cet air est froid relativement à vous ; de sorte qu'il se passe sur vos solides & sur vos fluides ce qui se passeroit si vous étiez dans un Pays tempéré ; c'est ce qui fait que l'appétit se soutient, que l'on respire aisément , & que , tandis que le vaisseau fait route, on n'est pas dans un accablement pareil à celui dans lequel on se trouve lorsqu'il fait calme, ou lorsqu'on est arrivé à terre.

Ce qui paroît un bien est cependant un mal , par rapport à ceux qui débarquent dans un Pays chaud ; car, ainsi que je l'ai dit, pour qu'il ne se passe aucun désordre dans l'œconomie ani-

DE SAINT - DOMINGUE. 101
male , il faut que, dans un Pays
chaud, les liquides du corps
humain soient fournis de peu
de particules massives , & que
l'action des solides soit affoiblie.
Or , dès que vous sortez d'un
vaisseau qui a fait le passage en
peu de temps, vos solides & vos
fluides ne se trouvent pas dans
l'état où il faudroit qu'ils fus-
sent pour votre santé : car , par
la rapidité avec laquelle vous
avez traversé l'air dans votre
trajet , ce fluide , en tempérant
la chaleur des solides , a néces-
sairement exigé que vous fissiez
usage de substances aussi nutriti-
ves , & en aussi grande quantité
que dans un climat tempéré.

Mais peu de temps après que

vous êtes à terre , vous éprouvez un changement subit, vous n'êtes plus transporté avec rapidité dans différentes masses d'air qui vous rafraîchissent, ou du moins si vous l'êtes, ce n'est qu'aux dépens d'une action musculaire, qui, en augmentant en vous la chaleur, demande une fraîcheur relative plus grande ; au lieu que , dans le vaisseau , vous aviez ces masses multipliées d'air qui vous touchoient, & qui vous rafraîchissoient, sans qu'il y eût de votre part aucune action musculaire qui concourût à augmenter votre chaleur propre. Vous vous trouvez donc comme si vous passiez promptement d'un endroit tempéré dans

un endroit beaucoup plus chaud , vous y êtes avec des fucs qui sont chargés de particules aussi grossières qu'il faut qu'elles le soient dans un Pays temperé, & l'action de vos solides est encore aussi forte que l'exigeoit le climat que vous venez de quitter.

Lorsqu'on arrive avec ces dispositions dans un Pays chaud, il n'est pas étonnant qu'il se passe des désordres dans l'œconomie animale. Les premiers qui s'annoncent sont la raréfaction des liquides , une lassitude extrême, la respiration un peu gênée , perte d'appétit , mal de tête, &c. Or, comme ces accidens sont plus ou moins à craindre à

raison de l'action plus forte des solides , & de la plus grande masse des fluides; il faut, autant qu'on le peut, vivre pendant la traversée de substances médiocrement fournies de suc nourriciers , telles que sont les végétaux , & lutter même contre son appétit. L'observation de ce précepte est de la plus grande importance pour ceux qui veulent ne pas courir le risque d'une maladie très - grave en arrivant à Saint-Domingue.

Dès qu'on fera débarqué dans cette Isle , il ne faudra pas perdre de vue les précautions à prendre contre les maladies qui attaquent les nouveaux arrivés,

& il faut les attendre fans effroi. Pour les éviter , ce qui feroit rare , ou au moins pour diminuer les accidens qui les accompagnent, on pourra, après quelques jours de repos , fe faire saigner une fois seulement, ou deux fois au plus. Il ne faut pass'entendre aux seules saignées ; une attention particuliere qu'il importe d'avoir dans les premiers temps, c'est de manger sobrement , & de ne faire aucun usage des liqueurs spiritueuses. L'on ne s'exposera point à l'ardeur du soleil , les exercices auxquels on se livrera seront toujours très - modérés ; les veilles & la trop grande application d'esprit ne peuvent qu'être nuisibles.

On prendra avec succès le bain de riviere. On se nourrira de végétaux plutôt que d'animaux. On mangera quelques oranges, & la meilleure boisson dont on puisse user sera une légère limonade. On s'abstiendra du commerce des femmes, & surtout de celui des Nègresses, & on se couchera de bonne heure, la tête couverte, & jamais à l'air. S'il n'est pas possible d'éviter la maladie du Pays par ces précautions, du moins peut-on être moralement sûr que, si l'on en est attaqué, les suites n'en seront pas aussi dangereuses.

Mais si malgré toutes les précautions que j'ai indiquées, ou faute de les avoir prises, une per-

sonne tombe dans un accablement extrême; si elle a mal à la tête, une difficulté de respirer, des douleurs dans tous les membres, & particulièrement dans la région des lombes; si la fièvre est considérable & accompagnée de soif, de sueur, & d'une chaleur très-grande; si tous ces accidens acquierent promptement beaucoup d'intensité; si la chaleur sur-tout devient brûlante, & la soif inextinguible; si l'on a des nausées & des vomissemens de matiere bilieuse ou porracée; si la langue devient noire & âpre, si une douleur vive dans la région du diaphragme se fait sentir, si la chaleur des extrémité n'est pas

comparable à celle dans laquelle se trouvent le tronc & la tête, si quelquefois même ces extrémités sont froides si; l'insomnie, la phrénésie, un délire obscur, & les autres symptômes dont j'ai fait l'énumération dans le commencement de ce petit Ouvrage, se trouvent de la partie; la vraie fièvre ardente, ou le vrai *Causos* d'Hippocrate, se trouve caractérisée.

Cette fièvre parcourt avec beaucoup de promptitude tous ses degrés; le temps de son augmentation dure peu; elle est quelquefois dans son état avant le 2^e jour, & les malades peuvent en périr avant le 3^e, si l'on ne leur donne pas les secours les plus

prompts & les plus efficaces ; d'où l'on peut conclure qu'il est de la plus grande importance pour ceux qui passent ou qui sont envoyés à S. Domingue, que les Médecins ou Chirurgiens qui les traitent connoissent les véritables causes de cette maladie , & le traitement qui lui convient , d'autant plus qu'il faut se décider promptement sur le choix des moyens curatoires, & qu'on n'a pas de temps à perdre dans l'application des remèdes.

D'après ce que j'ai dit sur les effets que l'air produit sur nos solides & sur nos fluides , & sur ce qui doit arriver à des hommes transportés d'un climat tempéré dans un Pays chaud , on connoît

110 TRAITÉ DES FIÈVRES

la principale cause de la fièvre ardente de S. Domingue. Il y en a cependant encore d'autres qui méritent l'attention du Médecin; c'est un exercice immodéré, la course à l'ardeur du soleil, l'excès des liqueurs spiritueuses, l'acte vénérien trop souvent répété, &c. Qu'on me permette d'exposer ici que cette dernière cause trop souvent ordinaire demande dans le traitement de la fièvre ardente qui succède à un excès dans ce genre, beaucoup de circonspection dans l'usage des remèdes les mieux indiqués pour cette maladie.

Toutes ces causes ne sont encore que des causes prédisposantes & éloignées de la fièvre ar-

DE SAINT-DOMINGUE. III

dente. Une cause plus prochaine, c'est l'action d'une matiere irritante, qui faisant entrer en éréthisme tout le systême vasculaire, produit des embarras multipliés dans la circulation, des crispations dans tous les couloirs : de-là une inflammation presque générale qui attaque surtout les organes les plus nécessaires pour l'entretien de l'œconomie animale ; sçavoir, le cerveau, le poumon, le foie, le diaphragme, l'estomac & les intestins ; mais quoiqu'on soit obligé de reconnoître une matiere âcre pour cause prochaine de la fièvre ardente, on conçoit aussi que cette même matiere n'est que le produit des causes premières,

des causes éloignées. En effet, la chaleur du climat, les exercices immodérés, l'usage des liqueurs spiritueuses raréfient les liquides outre mesure, les échauffent; l'air environnant ne les tempérant pas assez, elles conservent pendant long-temps (sur-tout lorsque plusieurs de ces causes ont agi ensemble) une chaleur & un volume qui ne leur est pas ordinaire. Les contractions du cœur & des artères se multiplient; & les liquides, à cause de leur grande raréfaction, ne pouvant couler assez promptement par le poumon, ce viscère s'engorge un peu, de même que le ventricule droit, les veines-caves & toutes les autres veines
qui

qui s'y rendent. Tous les vaisseaux se dilatent , & pour lors les parties les plus séreuses du sang se dissipent par les tuyaux excrétoires , & produisent une sueur d'expression. Les humeurs étant moins noyées , souffrent plus de frottement , s'échauffent davantage par la même raison , & peuvent prendre un degré d'acrimonie considérable , surtout celles qui sont le plus susceptibles de s'alkalifer , comme la bile.

Or, il n'est pas surprenant que cette humeur ayant changé de nature, & circulant avec le sang, agace & picotte les membranes, les vaisseaux, les nerfs, & fasse naître un éréthisme général qui

114 TRAITÉ DES FIÈVRES

produira bientôt une inflammation dans les principaux viscères , une chaleur acrimonieuse à la peau , & tous les accidens dont j'ai fait l'énumération.

Mais comment , dira-t-on , l'acte vénérien répété donnera-t-il naissance à une matiere acrimonieuse propre à être la cause prochaine de la fièvre ardente? Pour concevoir l'effet de l'acte vénérien dans ce cas , il faut faire attention que dans les climats chauds les humeurs de ceux qui y sont venus des Pays tempérés où l'on se nourrit de substances animales , sont toujours alkalescentes & un peu acrimonieuses. Or, d'après cette disposition dans les humeurs , elles n'attendent

DE SAINT-DOMINGUE. 115
quel'occasion favorable pour faire entrer par leur acrimonie tout le systême vasculaire & nerveux en éréthisme , & cette occasion se présente après les grandes évacuations de liqueur séminale ; qui , tant qu'elle rentroit dans les humeurs en suffisante quantité , modéroit leur acrimonie de façon à la rendre impuissante , & tenoit les vaisseaux dans un état de souplesse fort éloigné de l'éréthisme.

Les dangers de cette maladie sont toujours très-grands ; ils varient cependant à raison du sexe , de l'âge , du tempérament & du concours des causes qui la font naître.

Toutes choses égales d'ail-

leurs, les femmes courent moins de risques que les hommes ; les accidens chez elles sont toujours moins graves , & elles sont même peu sujettes à cette maladie , parce qu'ayant la fibre plus molle , l'action organique de leurs vaisseaux est moins forte , & ils sont plus extensibles. Par cette raison, la chaleur, la raréfaction du sang doivent être plus modérées , & la rupture des vaisseaux plus rare.

Par rapport à l'âge, les périls de la fièvre ardente different beaucoup ; car les enfans & les jeunes gens qui ont encore la fibre molle, qui ont les vaisseaux souples , & dont le diamètre peut beaucoup augmenter sans crain-

dre de rupture , échappent assez souvent de cette maladie , lorsqu'on leur fait à temps les remèdes convenables ; les personnes âgées , par la raison du contraire , succombent presque toujours aux accidens de cette fièvre.

Le tempérament fera varier les dangers de cette fièvre ; ils seront très-grands si le malade est d'un tempérament bilieux ou sanguin ; & ils seront moindres s'il est d'un tempérament phlegmatique.

Cette fièvre serad'autant plus redoutable, que le concours des causes éloignées , qui l'auront fait naître , sera plus grand. En effet, si c'est tout-à-la-fois la cha-

leur du climat, un exercice immodéré, & l'excès dans les plaisirs de l'amour, qui l'aient produite, le malade courra de plus grands risques, que si l'une de ces causes seule avoit occasionné la maladie. Le danger variera encore, à raison de chaque cause séparément, lorsqu'il n'y en aura qu'une seule qui aura agi : par exemple, il y a plus à craindre lorsqu'elle survient à la suite d'un épuisement avec les femmes, que si c'est à la suite d'une autre cause.

On a deux indications principales à remplir dans la curation de cette maladie. La première, de faire cesser l'érétisme, en produisant un relâchement dans les

solides ; & la seconde , de diminuer la masse & le volume des liquides.

Pour satisfaire à ces deux indications , il sembleroit qu'on n'a rien de mieux à faire que de saigner coup sur coup ; cependant quoique la saignée soit un bon remède dans cette maladie, il ne faut pas tirer beaucoup de sang ; & l'expérience a fait voir que les saignées multipliées n'ont pas de succès. Les nausées & les vomissemens de matiere bilieuse & porracée pourroient faire penser que la Nature indique l'usage des émétiques ; les personnes peu instruites feroient tentées de regarder les sueurs dans lesquelles les malades sont

quelquefois dans le premier ou le deuxième jour , comme une indication pour les remèdes sudorifiques: il faut bien se garder de mettre en usage , & les émétiques, & les sudorifiques. Dans ce cas , ils sont très - souvent mortels ; les vomissemens viennent presque toujours d'irritation, & rarement de plénitude; les fueurs sont toujours symptomatiques dans les premiers temps , & elles ne sont jamais critiques , excepté qu'elles ne surviennent après le quatrième jour. L'usage des purgatifs est très - pernicieux ; les cordiaux & les narcotiques , quels que soient les accidens qui paroissent les exiger , doivent être

proscrits du traitement. Il vaut mieux ne rien faire que de se permettre des choses inutiles ou nuisibles. C'est déjà beaucoup en Médecine que de sçavoir ce qu'il faut éviter; mais que faire, dira-t-on, dans cette maladie? Peu de chose; il faut attendre la crise de la Nature, & cette crise est un dévoiement bilieux; c'est presque la seule voie de dépuration que la Nature ait : encore ne faut-il pas la troubler par des remèdes qui sembleroient même favoriser cette crise. On n'abandonnera cependant pas tout-à-fait la Nature à elle-même dans cette circonstance; car quoique cette maladie exige peu de remèdes, il y

a quelques secours qu'on peut tenter sans crainte , & voici comment on doit se conduire dans cette maladie.

A cause de la température du climat de Saint-Domingue & de la grande raréfaction du sang , on fera le premier ou le second jour deux saignées seulement , sans avoir égard au vomissement & aux sueurs; il n'y a que le dévoiement bilieux qui puisse empêcher de mettre ce remède en usage : on fera boire copieusement le malade , & sa boisson sera adoucissante & rafraîchissante , comme l'eau de poulet nitrée ou quelque apozème de même nature. Les boissons acidulées seront données à grandes

doses , pourvu qu'elles soient légères : elles temperent un peu la soif du malade , moderent l'acrimonie de la bile , & peuvent produire du côté du foie une espèce de relâchement propre à seconder la crise , qui est l'écoulement de la bile : les acides végétaux délayés dans une grande quantité d'eau, peuvent encore , en rencontrant quelques particules de bile alkalisées , s'y unir & lâcher doucement le ventre. Ces remèdes doivent être mis en usage avec d'autant plus de sûreté que la chaleur du climat est plus considérable. Les acides qui conviennent le mieux sont ceux de l'orange , du limon & de l'ana-

nas; il n'y a pas de pincement & de crispaton à appréhender de ces acides , lorsqu'ils sont suffisamment noyés.

Pendant que le malade s'inondera , pour ainsi dire , l'intérieur avec de l'eau de poulet émulsionnée & un peu nitrée , avec quelque apozème adoucissant & acidulé par le moyen du suc d'orange, de limon , ou d'ananas , on lui fera prendre pendant le même temps des lavemens quatre à cinq fois le jour avec la décoction de feuilles de Raquette , ou de quelqu'autre plante émolliente , à laquelle on joint un gros ou deux de crystal minéral. Les applications émollientes à l'extérieur ,

sur le ventre , sur les hypocondres , seront utiles ; on pourra faire aussi des embrocations d'huile d'olive récente sur ces parties, & si la Nature parvient, à l'aide de ces secours, à opérer vers le quatrième jour une évacuation de matiere bilieuse , la crise est bonne , & l'on peut croire que le malade est sauvé ; c'est dans ce moment - ci qu'on peut aider la Nature, qu'on peut faire prendre au malade un purgatif léger : encore faut - il ne jamais se le permettre trop tôt, sur - tout lorsqu'on voit que la Nature fait bien l'ouvrage qu'elle a commencé. Je l'ai dit, je le répète, c'est la crise la plus ordinaire, elle est même presque

la seule qu'il faille attendre , & qui soit salutaire : il survient assez souvent des hémorrhagies dans cette fièvre ; mais elles surviennent avant le quatrième jour, ou elles sont peu considérables , & par cette raison les malades s'en trouvent rarement soulagés. Ces hémorrhagies peuvent cependant être quelquefois une crise heureuse ; mais c'est lorsque l'évacuation est grande, qu'elle se fait par les narines, & le quatrième ou le cinquième jour seulement. On peut en dire autant des sueurs : pour qu'elles tendent au soulagement du malade, il faut qu'elles soient copieuses , qu'elles n'aient pas lieu avant le temps indiqué , &

qu'elles soient précédées par la moleſſe du pouls; ce qui annonce la chute de l'éretifme.

Il ſeroit à fouhaiter que les malades parvinſſent juſqu'au temps où la Nature fait ſa criſe; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la plûpart de ceux qui ſont attaqués de cette maladie, meurent avant le quatriéme jour. Ils guérifſent d'ordinaire lorſqu'ils vont juſqu'au ſeptiéme. Voilà à peu - près ce qu'on peut dire ſur le traitement d'une maladie très-grave, qui ſe voit quelquefois à Saint-Domingue; heureuſement elle n'y eſt pas ſi commune que la maladie dont je vais faire la deſcription.

Outre la fièvre ardente, ceux

qui passent de France à Saint-Domingue , y sont sujets à une autre espèce de fièvre , qui s'annonce à peu-près par les mêmes symptômes qui caractérisent le *Causos*; il n'y a (pour ainsi dire) de différence entre ces deux maladies, qu'en ce que dans cette dernière fièvre les accidens ne sont pas tout-à-fait si dangereux que dans la fièvre ardente ; de sorte qu'on peut la regarder en quelque façon comme un diminutif du *Causos* , ou comme une fièvre ardente bâtarde. Les nouveaux venus à Saint-Domingue sont presque assurés d'être attaqués de cette maladie; mais elle est plus ou moins funeste , à raison des symptômes & des accidens

DE SAINT-DOMINGUE. 129
dens qui l'accompagnent. Ils
sont quelquefois très-considéra-
bles , & quelquefois ils le sont
assez peu pour ne laisser entre-
voir aucun danger. Cette mala-
die va ordinairement jusqu'au
neuvième jour, & ne passe pres-
que jamais le treizième ou le
quinzième. Son plus grand dan-
ger est du quatre au septième ;
c'est dans cet intervalle que les
malades périssent le plus sou-
vent. Ils ne sont pas en petit
nombre , & cela par l'impéritie
de ceux qui les traitent ; car je
puis assurer, d'après ma propre
expérience, que peu de person-
nes mourroient de cette mala-
die , si on les traitoit méthodi-
quement.

La maladie dont il est question s'annonce d'abord par un mal de tête , par des douleurs dans la région des lombes ; un frisson se fait quelquefois sentir dans le même temps ; on est d'une lassitude extrême , & dans un accablement très-grand ; le malade a une espèce de difficulté de respirer , il est altéré , la fièvre survient , & elle est bientôt très-forte ; la chaleur augmente , & parvient en peu de temps à un degré presque aussi fort que dans la fièvre ardente ; toujours est-il certain qu'en touchant les Malades , à peine peut-on tenir la main sur eux : la soif augmente au point qu'ils voudroient

toujours boire, le ventre devient tendu & douloureux, on éprouve une douleur vers le cartilage xiphoïde, & il survient des nausées & un vomissement de matière bilieuse porracée.

Il est surprenant de voir avec quelle promptitude tous ces accidens se succèdent, & combien peu de temps ils mettent à prendre beaucoup d'intensité. Douze, dix-huit heures ou un jour au plus suffisent pour que tous ces symptômes soient à leur dernier période; les yeux deviennent ensuite un peu rouges & larmoyans, les urines sont blanches, les malades ont un délire obscur, & sont dans des anxiétés & des inquiétudes con-

134 TRAITÉ DES FIÈVRES

rare de voir que cette fièvre approche plus de la synoque que du *Causos* ; de sorte qu'on peut dire que cette maladie garde un milieu entre la synoque & la fièvre ardente, & qu'elle tient tantôt à l'une, & tantôt à l'autre, suivant le plus ou moins d'intensité des accidens qui l'accompagnent; mais dans le temps même que tous les symptômes qui la caractérisent sont les plus graves, elle differe toujours de la fièvre ardente. 1°. En ce que dans celle-ci les extrémités sont quelquefois froides, & que dans celle - là elles ne le sont jamais. 2°. En ce que le coma survient dans la fièvre dont nous parlons, & qu'il est très-rarement un ac-

DE SAINT-DOMINGUE. 135
cident de la fièvre ardente. 3°. En
ce que dans la fièvre ardente, la
langue devient fort prompte-
ment noire & âpre, & que dans
celle dont il est ici question ,
elle ne noircit que lorsque la
maladie est mal traitée. 4°. Enfin
elle differe encore de la fièvre
ardente, en ce que ceux qui sont
attaqués de cette derniere ma-
ladie meurent du trois au qua-
trième , & que l'autre ne fait
jamais périr avant le cinquième
jour.

Cette maladie reconnoît les
mêmes causes que j'ai dit devoir
occasionner la fièvre ardente.
On ne peut s'empêcher de con-
sidérer ici la chaleur qui regne
à Saint-Domingue, comme le

principal agent qui produit cette maladie , puisque c'est un phénomène de voir quelqu'un se soustraire à la fièvre dont je parle ; mais ce n'est cependant qu'une cause prédisposante qui n'agit pas toujours seule, & qui exige quelquefois un concours de causes secondaires : en effet , il faut souvent que la fatigue , les exercices immodérés , l'ardeur du soleil à laquelle on s'expose, l'excès dans l'usage des liqueurs & dans l'acte vénérien, se joignent à la chaleur ordinaire de l'air , pour donner lieu à la fièvre dont il est ici question, ou bien il faut que la chaleur de l'air soit extrême , comme elle l'est à S. Domingue les mois de

Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que dans les autres saisons de l'année, les brises réglées de l'Est & de l'Ouest, viennent à manquer pendant quelques jours : aussi est-ce dans ce temps-là, ou après des exercices & des excès, que les nouveaux venus sont attaqués de cette maladie.

La fièvre dont je parle, pouvant être regardée comme une fièvre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les causes que je lui assigne peuvent la produire) qu'à se rappeler ce qui a été dit ci-devant sur les effets de l'air en général, & sur ceux que ce fluide, lorsqu'il est chaud, peut produire sur les

principal agent qui produit cette maladie , puisque c'est un phénomène de voir quelqu'un se soustraire à la fièvre dont je parle ; mais ce n'est cependant qu'une cause prédisposante qui n'agit pas toujours seule, & qui exige quelquefois un concours de causes secondaires : en effet , il faut souvent que la fatigue , les exercices immodérés , l'ardeur du soleil à laquelle on s'expose, l'excès dans l'usage des liqueurs & dans l'acte vénérien, se joignent à la chaleur ordinaire de l'air , pour donner lieu à la fièvre dont il est ici question, ou bien il faut que la chaleur de l'air soit extrême , comme elle l'est à S. Domingue les mois de

Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que dans les autres saisons de l'année, les brises réglées de l'Est & de l'Ouest, viennent à manquer pendant quelques jours : aussi est-ce dans ce temps-là, ou après des exercices & des excès, que les nouveaux venus sont attaqués de cette maladie.

La fièvre dont je parle, pouvant être regardée comme une fièvre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les causes que je lui assigne peuvent la produire) qu'à se rappeler ce qui a été dit ci-devant sur les effets de l'air en général, & sur ceux que ce fluide, lorsqu'il est chaud, peut produire sur les

138 TRAITÉ DES FIÈVRES
liquides du corps humain , de
même que les exercices immo-
dérés , les veilles , &c.

Mais toutes ces causes ne sont
encore que des causes éloi-
gnées , qui , de même que dans
la fièvre ardente , donnent lieu
au développement d'une matie-
re âcre , ou plutôt qui rendent
la bile assez acrimonieuse pour
faire entrer en éréthisme le systê-
me nerveux & vasculaire. Les
humeurs de ceux qui vont de
France à S. Domingue (comme
je l'ai déjà dit) doivent, dans un
Pays très-chaud, tendre un peu
à l'alkalescence : 1^o. A cause de
la nature massive des parties in-
tégrantes qui les constituent, &
qui par cette raison les rendent

DE SAINT-DOMINGUE. 139
plus susceptibles de s'échauffer.
2°. A cause de l'espèce d'aliment
dont ils ont fait usage en France.
Or , si à ces causes d'alkalescen-
ce, qui sont la chaleur de l'air,
la nature des fucs , & l'espèce
d'aliment dont on s'est nourri ,
on joint l'augmentation de la
chaleur du nouveau climat
qu'on habite , les exercices im-
modérés , les longs voyages &
les sueurs abondantes qui en
sont une suite nécessaire & qui
privent le sang d'un véhicule
dont il a besoin ; si , dis-je , ces
causes agissent séparément , ou
toutes ensemble , on verra que
les fucs les plus susceptibles
d'alkalescence doivent devenir
acrimonieux. La bile étant cel-

le de nos humeurs dont l'acrimonie peut le plus augmenter dans un espace de temps très-court , il est à présumer qu'elle devient âcre pendant que les causes éloignées agissent ; & que c'est particulièrement elle qui , en parcourant par la suite les voies de la circulation , agace , irrite les vaisseaux & les nerfs , & produit un éréthisme général , qui donne bientôt lieu à cette maladie & à tous les accidens qui l'accompagnent. Mais , soit moindre intensité dans les causes éloignées qui agissent , soit moindre épaisissement dans les humeurs , la bile ne devient pas si acrimonieuse que lorsqu'elle produit la fièvre

ardente ; ou bien si elle acquiert autant d'acrimonie que dans le *Causos* , il faut nécessairement qu'il y ait de la part du système vasculaire & nerveux moins de disposition à l'érétisme.

Les symptômes effrayans qui accompagnent cette maladie font assez voir que ceux qui en sont attaqués doivent courir des dangers , & la mort de nombre de malades en est une preuve bien certaine: cependant il faut convenir (& c'est toujours l'expérience qui me fait parler de la sorte) que le péril vient autant du mauvais traitement que de la maladie prise en elle-même. Mais , à considérer cette fièvre sans avoir égard au traitement ,

142 TRAITÉ DES FIÈVRES

elle laisse entrevoir des risques plus ou moins grands , à raison qu'elle approche plus ou moins de la fièvre ardente par la gravité des symptômes & des accidens qui l'accompagnent , & à raison du sexe, de l'âge, du tempérament , & du concours des causes éloignées qui l'ont produite.

Si les symptômes qui caractérisent cette maladie sont à-peu-près aussi graves que ceux qui font reconnoître la vraie fièvre ardente , on doit trembler pour les malades ; mais si le peu de violence des symptômes rapproche cette maladie de la synoque simple , elle n'est pas redoutable ; si le vomissement, la

douleur dans la région du diaphragme , du ventre , &c. augmentent ou restent dans le même état , malgré les remèdes indiqués ; si les autres accidens se soutiennent dans leur violence après le quatrième jour , & si enfin le malade tombe dans le coma , il est dans un danger très-grand.

Quant au sexe , à l'âge , au tempérament , & au concours des causes qui peuvent produire cette maladie , on a dit , en parlant de la fièvre ardente , quels étoient les risques relatifs à tous ces objets.

Cette maladie , en général , est fâcheuse ; & pour en porter un pronostic sûr , il faut consi-

dérer qu'il n'y a qu'une crise qui puisse la terminer avantageusement; ce seront des sueurs abondantes, une hémorrhagie copieuse par les narines, ou une évacuation de bile par les selles. Ces évacuations cependant, qui emportent très-souvent la maladie, ne sont avantageuses que quand elles sont abondantes, & quand elles surviennent un jour impair, & après le quatrième. Si elles arrivent avant ce temps, elles sont assez ordinairement suivies de la mort; parce que ces excrétions prématurées ne sont que l'effet d'une irritation portée au plus haut degré, & jamais elles ne sont le produit d'une bonne coction.

C'est

C'est ici où la doctrine des Anciens sur les crises doit être le guide de la conduite du Médecin ; afin que les désordres & les accidens plus graves dans le moment des crises ne lui fassent pas faire des remèdes à contre-temps ; & afin qu'il ne porte pas un mauvais pronostic , fondé seulement sur des accidens & des désordres passagers. Mais parmi les voies que la Nature se ménage pour expulser les matieres étrangères qui lui nuisent, c'est la voie des selles qui est la plus commune , la plus avantageuse & la plus sûre. Si dans cette maladie il survient le cinquième ou le septième jour un écoulement de matiere bilieu-

se; si cette évacuation est précédée par une sueur assez considérable , qui annonce la chute de l'évétisine , on est presque assuré que le malade en relevera, pourvu que le traitement soit méthodique. Le bon état dans lequel on se trouve après les évacuations critiques, abondantes, & qui ne surviennent pas prématurément , fait qu'on peut porter un pronostic consolant pour le malade.

Il feroit inutile de s'étendre davantage sur cette fièvre , sur ses causes , sur les accidens qui l'accompagnent, sur les dangers que courent ceux qu'elle attaque , & sur le bon ou mauvais pronostic qu'on peut en porter.

La maladie est assez connue, & on ne la confondra sûrement pas avec une autre dans le Pays où elle regne.

Ce qui intéresse de plus près les malades, c'est la curation, c'est le traitement méthodique, c'est d'exposer les moyens qu'il faut mettre en usage pour guérir presque sûrement tous ceux qui éprouvent une maladie assez souvent mortelle : voilà mon but, & je vais tâcher de le remplir.

Les indications que cette maladie présente, sont de faire cesser l'érétisme, de diminuer l'épaississement des humeurs, de modérer l'action des solides, de tempérer la chaleur excessive,

148 TRAITÉ DES FIÈVRES

& d'adoucir l'acrimonie de la bile & des humeurs. Ces indications pourroient être réduites à deux ; ſçavoir , de faire tomber l'érétisme , & d'adoucir l'acrimonie des humeurs ; puisqu'en ſatisfaifant à ces deux indications , on ſatisfait également à toutes les autres.

On remplira ces deux indications principales , & toutes celles qui leur ſont ſubordonnées , par les ſaignées du bras plus ou moins multipliées , par les boiſſons délayantes & acidulées , par les lavemens émolliens , & enfin par des purgatifs donnés dans des temps convenables. Le traitement , comme on voit , n'eſt pas fort étendu &

fort difficile; c'est cependant de la juste application de la petite quantité de moyens que je viens d'indiquer, que dépend la conservation des malades : il suffit donc d'exposer ici l'ordre qu'on doit suivre dans la curation d'une maladie que j'ai traitée avec le plus grand succès.

Pendant le premier & le second jour de la maladie, lorsque le mal de tête, les douleurs dans les reins, dans la région du diaphragme sont considérables, lorsque le ventre est tendu & douloureux, & que la chaleur est extrême, lorsque la soif est pressante, & qu'il y a sueurs, nausées & vomissement d'humeur porracée, &c. il faut faire

des saignées de deux palettes seulement, de peur de jetter le malade dans un état d'affaiflement & de trop grande foiblesse ; mais aussi, il faut les multiplier jusqu'à cinq ou six dans ces deux premiers jours, en observant de les rapprocher, lorsque les accidens l'exigeront; & cela sans avoir égard aux sueurs, & au vomissement. Les sueurs, dans ce temps, sont symptomatiques, & il faut bien se donner de garde de les exciter par aucun moyen, de même que le vomissement, qui est produit par une irritation dans l'estomac, & par l'état de phlogose & d'érétisme dans lequel ce viscère se trouve. Il est aisé de concevoir

DE SAINT-DOMINGUE. 151
comment l'estomac souffre irritation, & comment cette irritation peut produire des nausées & des vomissemens. Les humeurs étant très-acrimonieuses dans cette maladie, & la bile étant alkalescente, par les raisons que j'ai déjà rapportées, on ne doit pas être surpris que l'esprit vital participe à l'espèce d'acrimonie dont se ressent le liquide duquel il est séparé dans le cerveau. Or, d'après cette vérité à laquelle on ne peut se refuser, il est naturel de penser que le fluide qui parcourt les nerfs du Plexus gastrique, participant à l'acrimonie générale des humeurs, irritera les tuniques de l'estomac, &

donnera lieu à des nausées & à des vomissemens. L'acrimonie de l'esprit vital ne fera pas ici le seul agent; le suc gastrique étant de même nature que les autres liquides , il concourra à augmenter l'irritation & ses effets ; mais ce ne fera pas dans une abondance de crudités contenues dans les premières voies qu'il faudra chercher la cause des nausées & des vomissemens ; ni dans les remèdes vomitifs qu'il faudra chercher des secours : car bien loin de faire cesser l'irritation , l'érétisme & la phlogose de l'estomac , les émétiques ne peuvent qu'augmenter les désordres; c'est pourquoi ce genre de remède doit

DE SAINT-DOMINGUE. 153
être absolument proscrit du
traitement de cette maladie. En
effet , rien ne m'a paru si con-
damnable & si pernicieux que
l'émétique ; aussi suis - je très-
convaincu que l'usage qu'on en
fait , dans certains cantons de
l'Isle , est la cause de la mort de
plusieurs malades ; parce que
ceux qui l'emploient, faute d'être
instruits , croient que les
nausées & les vomissemens in-
diquent la nécessité de recourir à
ce remède. Le vomissement même,
bien loin d'être une contre-
indication à la saignée , est pré-
cisément ce qui doit guider le
Médecin : il fera saigner tant
que le vomissement durera ; &
dès qu'il sera cessé (ce qui arrive

154 TRAITÉ DES FIÈVRES
ordinairement après trois , quatre ou cinq petites saignées) on aura en partie satisfait à l'indication de faire tomber l'évétisme. La saignée est réellement un excellent moyen pour produire cet effet ; & le signe le plus certain qu'on puisse avoir de son efficacité dans ce cas , c'est la cessation du vomissement. Le Médecin fera encore parvenu par ce seul secours à diminuer l'épaississement des humeurs , à tempérer la chaleur , & à modérer l'action des solides.

Mais , si je dis qu'il faut saigner , je veux que ce soit toujours du bras , & jamais du pied , pour peu qu'il y ait de tension

dans le bas-ventre ; parce que , conjointement avec la douleur qu'on y sent & celle que le malade souffre dans les environs du diaphragme, cette tension ne laisse entrevoir qu'un danger extrême de l'usage de cette saignée: elle doit être en effet d'autant plus préjudiciable pour lors, qu'elle augmente la phlogose dans les viscères contenus dans l'abdomen : c'est encore ici un mauvais point de pratique de la plûpart de ceux qui voient les malades à Saint-Domingue ; le mal de tête leur en impose, ils saignent du pied, & les malades périssent. Ils ne voient pas que la douleur de tête n'est ordinairement que

symptomatique , & que le siège principal de la maladie est presque toujours du côté du bas - ventre , du foie , du diaphragme & de l'estomac; ce qui est une contre-indication manifeste à cette saignée : en effet, si l'on considère que le sang qui sort par la saphène , étant enlevé à la veine - cave inférieure , ne fait que diminuer le mouvement progressif du sang qui parcourt cette veine , on verra que cette même veine , privée d'une portion de sang qui devoit lui être transmise , & de la force pulsative qui auroit dû le pousser jusqu'au cœur , ne se dégorgera pas dans l'oreillette droite du cœur avec la même

facilité qu'auparavant , à cause de la plus grande résistance qu'elle rencontre de la part de la veine-cave descendante, dont la force pulsative n'aura pas varié: or, les veines émulgentes, gastriques, mézeraïques, hépatiques , &c. qui se rendent immédiatement ou médiatement dans la veine-cave ascendante , ne devront trouver (par le moyen de la saignée du pied) qu'une difficulté plus grande à s'y dégorger. Pour lors , bien loin de produire , dans les parties d'où ces veines viennent , une révulsion propre à en diminuer la tension & la phlogose , on y occasionnera une espèce de dérivation qui ne pourra

qu'augmenter l'engorgement & le désordre ; & cela en rendant le retour du sang plus difficile par la veine-cave ascendante. Il n'y a qu'une circonstance où la saignée du pied doive être pratiquée ; c'est lorsque le mal de tête est violent sans qu'il y ait ni douleur ni tension dans le bas - ventre, dans les hypocondres & dans la région du diaphragme ; mais il faut convenir que cette circonstance est bien rare.

Dès qu'on aura fait cesser le vomissement , les boissons qui étoient un secours presque inutile , feront mises en usage avec succès : dans cette vue on fera boire copieusement le malade

DE SAINT-DOMINGUE. 159

d'un apozême fait avec les plantes adoucissantes du Pays ; & pour le rendre un peu tempérant & rafraîchissant , on y joindra du nitre purifié à petite dose ; mais par-dessus tout, on fera usage d'une légère limonade faite avec le limon , l'orange sauvage , & particulièrement avec l'ananas. Le malade sera réduit , pour toute nourriture , à l'eau de poulet émulsionnée avec les semences froides. Par tous ces moyens on détrempera le sang, on tempérera la chaleur des liquides, & on modérera l'acrimonie de la bile. Pendant tout ce temps le malade prendra quatre fois par jour une prise de poudre faite avec six grains de

160 TRAITÉ DES FIÈVRES

nitre purifié & deux grains de camphre, & boira par-dessus un verre de limonade ou d'eau de poulet.

Les lavemens ne feront pas non plus négligés ; on en fera prendre quatre ou cinq par jour, & ils feront faits les premiers jours avec la seule décoction de raquette ; & dès que l'érétisme sera un peu tombé, on ajoutera sur chaque lavement un gros & demi de crystal minéral, & on en continuera constamment l'usage jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger : mais on diminuera leur nombre suivant qu'ils paroîtront moins utiles.

Après avoir fait saigner suffisamment les malades & les avoir
mis

DE SAINT-DOMINGUE. 161
mis à l'usage de l'eau de poulet
pour toute nourriture, & à celui
de quelqu'apozême adoucissant
nitré, ou de la limonade légère
pour boisson, on attendra la crise;
ce qui termine presque toujours
la maladie, ce sont des
déjections bilieuses annoncées
par une sueur assez abondante,
& presque générale, & par un
pouls souple, mou & égal. Le
reste du traitement se dirige re-
lativement à l'espèce d'évacua-
tion qui se fait.

Lorsqu'on voit que la fièvre
diminue & que les accidens
baissent après ces déjections
bilieuses, il faut laisser agir la
Nature, & ne pas trop se presser
de donner des purgatifs. Ce ne

L

fera guères qu'à la disparition de la fièvre, qu'on aura recours à ce genre de remèdes ; on purgera avec une décoction d'une once de quinquina, à laquelle on ajoute demi-once de sel d'Ep-som. Cette décoction se prend en trois ou quatre verres, à des distances plus ou moins grandes selon l'effet. On s'en tiendra même aux deux premiers verres, s'ils produisent une évacuation suffisante ; car il est bon d'observer ici qu'on doit éviter dans ce Pays-là les grandes évacuations par les selles. Le remède que je propose est un purgatif tonique qui réussit à merveille. Il soutient, en purgeant, l'action des solides, affoiblie par

DE SAINT - DOMINGUE. 163

la maladie & par les saignées.

On ne doit donc jamais purger autrement dans la terminaison de la maladie & pendant la convalescence.

Si après le quatrième jour il survenoit une hémorrhagie par le nez qui fît cesser la grande violence des accidens , il faudroit toujours insister sur l'usage du camphre & du nitre, employer les boissons désignées ci-devant , donner des lavemens , & ne se décider à purger que lorsque la fièvre fera beaucoup diminuée. Pour lors on aura recours au quinquina purgatif, qui est la seule médecine dont on se permettra l'usage.

On suivra le même ordre si

164 TRAITÉ DES FIÈVRES

une sueur abondante survient dans le temps convenable , & fait cesser les dangers de la maladie ; la limonade légère , les lavemens, &c. seront continués, & on attendra que la fièvre soit très - légère , ou que la Nature l'indique par une évacuation de matiere bilieuse , pour recourir au purgatif indiqué.

Tous ces moyens seuls , sont souvent insuffisans dans le traitement de cette fièvre : car, malgré les secours le mieux administrés , l'affaïssement est quelquefois si considérable , que les malades tombent dans le Coma avant que la crise soit venue. C'est un accident qui mérite beaucoup d'attention , & il est

DE SAINT - DOMINGUE. 165
même très - essentiel de le prévoir afin de le parer. Un Médecin intelligent , qui suit de près son malade , sçait , à ne pas s'y tromper, lorsque le Coma veut survenir. Cet accident s'annonce par un pouls qui baisse & qui devient convulsif. Quand on trouve le malade dans cet état , il ne faut pas hésiter; les vésicatoires sont un remède assuré pour lors: les épaules, les bras, les gras des jambes , & la partie interne des cuisses feront les endroits sur lesquels ils seront appliqués; mais pour qu'ils opèrent efficacement , il est utile que les emplâtres soient grands & bien chargés. On les leve après qu'ils ont produit leur ef-

fet, & on fait suppurer avec du beurre frais ou de l'onguent suppuratif auquel on peut même ajoûter des cantharides mises en poudre récemment, suivant la nécessité d'une suppuration abondante. Pendant l'usage des vésicatoires, le malade boira copieusement, de peur que les cantharides ne portent à la vessie, & on continuera l'usage des autres secours qui ont été prescrits.

Par ce moyen on peut prévenir le Coma qui est toujours un accident grave, & qu'il est plus aisé de combattre dans son principe, que lorsqu'il dure depuis quelques heures : du moins, si les vésicatoires n'em-

pêchent pas cette espèce de léthargie, lors même qu'ils ont été appliqués avant que cet accident soit survenu, ils en diminuent sûrement la durée, & le sommeil n'est jamais fort profond. L'expérience m'a fait voir qu'ils ne manquoient jamais leur effet dans ce cas. Il n'en est pas de même lorsque les malades sont dans le sommeil léthargique, pour avoir négligé l'application des vésicatoires dans le temps que le pouls convulsif en indiquoit la nécessité; alors l'action de ce remède peut souvent être inutile, si cet accident subsiste depuis quelques heures. Cependant on ne doit pas désespérer

des malades : mais il ne faut pas perdre de temps ; les vésicatoires doivent pour lors être appliqués sur plusieurs endroits à la fois ; & afin qu'ils agissent avec efficacité, on fera de grands emplâtres , & ils seront chargés de beaucoup de cantharides.

C'est dans ce cas - ci qu'on peut donner au malade des cordiaux stimulans propres à relever un peu le sentiment des nerfs , & l'action organique des vaisseaux , & cela afin de favoriser l'action des vésicatoires , qui sont le seul moyen auquel il falle recourir.

Si leur application ne fait pas tout l'effet qu'on doit en attendre , le malade ne laisse

DE SAINT-DOMINGUE. 169
aucun espoir ; mais si l'on est
parvenu par ce moyen à le ré-
veiller , on peut bien augurer
pour lui. Il faut cependant se
tenir en garde contre la rechû-
te : dans cette vue , on fait
beaucoup suppurer les vésica-
toires en les pansant avec le
basilicum qu'on saupoudre
quelquefois de cantharides ,
pour entretenir & augmenter
la suppuration , selon que les
circonstances l'exigent.

Dès que cet accident est paré,
on attend la crise avec d'autant
plus de sécurité , que la suppu-
ration qui se fait & qu'on en-
tretien, est une crise artificielle
qui termine assez souvent la ma-
ladie sans le secours d'aucune

autre excrétion sensible. Les vésicatoires sont d'autant mieux indiqués ici , que le Coma qui survient dépend d'un relâchement dans le système nerveux , de l'affaïssement & de l'état d'atonie , dans lesquels tombent les vaisseaux , tant par rapport à la grande raréfaction des liquides qui les ont distendus outre mesure pendant long-temps , que par rapport aux saignées multipliées qu'on a été obligé de faire au malade. L'épuisement des esprits animaux entre sans doute encore pour beaucoup dans les causes qui produisent le Coma.

Dans ce cas , par l'irritation que les cantharides portent sur

les houpes nerveuses, elles réveillent le sentiment, soutiennent l'action chancelante des solides, & la suppuration qui survient entraîne une portion de l'humeur âcre qui avoit donné lieu à la maladie; mais pendant que la suppuration tend à diminuer les dangers de cette fièvre, les autres moyens ne doivent pas être négligés: les boissons copieuses acidulées, les lavemens adoucissans & légèrement purgatifs, le camphre, le nitre, &c. seront employés, & on aura recours aux purgatifs aussitôt que les évacuations ou la diminution de la fièvre, indiqueront qu'ils peuvent être mis en usage sans crainte. Il y

a encore ceci à observer dans le traitement de cette maladie , c'est de ne presque pas couvrir les malades , de leur tenir le tronc élevé dans leur lit , & presque droit ; c'est de renouveler l'air de la chambre , & même de le rafraîchir par quelque moyen.

Voilà la méthode curative que j'ai suivie avec le plus grand succès ; elle réussiroit sans doute aussi bien dans d'autres mains que dans les miennes ; du moins suis - je assuré qu'elle est fondée en raison , & qu'elle est conforme à la saine Médecine : mais que l'on saigne du pied dans cette maladie , parce qu'il y a douleur de tête ;

qu'on donne l'émétique , parce qu'il y a vomissement de matière bilieuse ou porracée ; c'est ce qu'il y a de plus dangereux ; ce sont des fautes grossières , dont une infinité de malades ont été les malheureuses victimes.

Les cordiaux , les diaphorétiques , & en général tous les remèdes échauffans sont très-pernicieux dans une maladie où il ne faut que tempérer & empêcher, en modérant la fougue des humeurs & la violence des accidens , que la Nature ne succombe avant que la crise ne survienne. Les narcotiques doivent être encore pros crits , parce que dans cette maladie on

174 TRAITÉ DES FIÈVRES

attend une crise , & que les narcotiques la suspendroient ou la détourneroient.

Le danger de la maladie étant passé , il faut s'occuper de la convalescence. Pour la rendre courte , le malade fera nourri avec des potages légers au riz , avec des alimens farineux fermentés ; il mangera de la volaille , des compotes , &c. Les rechûtes dans ce Pays sont autant & plus à craindre que la maladie ; c'est pourquoi il faut , pour les éviter , se ménager beaucoup sur la quantité des alimens qu'on prendra. On mangera peu le soir , & jamais de viande. Les œufs frais , qui en France font une partie de la

nourriture des convalescens ; sont souvent indigestes à Saint-Domingue. L'usage modéré du vin de Bordeaux est excellent pour soutenir & fortifier l'action de l'estomac. Il fera utile dans la convalescence de purger de temps en temps avec le quinquina purgatif , de se coucher de très-bonne heure , de se lever matin pour prendre l'air , & de s'abstenir des femmes ; mais sur-tout le convalescent montera à cheval le matin pendant deux heures , il ira habiter un endroit élevé , découvert , & où le vent souffle le plus ; il évitera de se livrer trop tôt à des exercices un

176 TRAITÉ DES FIÈVRES

peu fatiguans , & il ne s'exposera point à l'ardeur du soleil.

Dès que les nouveaux venus à Saint-Domingue ont échappé aux dangers de cette fièvre , ils n'y sont plus sujets , à moins qu'après avoir abandonné cette Isle , pour aller vivre dans un Pays tempéré , ils n'y reviennent long-temps après ; ils se portent même ordinairement bien , pourvu qu'ils fassent un bon usage des six choses non naturelles ; & en général on peut dire que ceux qui sont nés dans le Pays , & ceux qui l'habitent depuis quelques années , y jouissent d'une santé pour le moins aussi constante qu'en Europe.

rope. On ne connoît pas même dans cette Isle plusieurs indispositions auxquelles on est exposé en France. Il n'y a qu'un petit nombre de maladies qui regnent à Saint-Domingue, & dont le traitement fera presque toujours heureux dans des mains habiles.

On peut donc dire avec raison que la maladie dont je viens de parler produit dans l'œconomie animale un désordre qui tourne à l'avantage du Malade, lorsqu'il échappe au danger : en effet, cette maladie cause un tel changement dans les solides & les fluides, que les uns ont par la suite une action moins forte

178 TRAITÉ DES FIÈVRES, &c.
sur les liquides, & que les autres ayant été renouvelés, pour ainsi dire, n'offrent aux solides qu'une réaction modérée; ce qui entretient un équilibre parfait.





OBSERVATIONS
SUR LE TRAITEMENT
 DES FIÈVRES
DE SAINT-DOMINGUE.

APRÈS avoir donné une Théorie raisonnée de la Fièvre de Saint-Domingue qui attaque les nouveaux venus, & après avoir exposé le plan méthodique qu'on doit suivre dans le traitement de cette maladie, il me paroît très-utile d'ajouter ici quelques Observations qui prouvent tout à la fois, & la bonté du traitement que j'indique, & les dangers qu'il y a à courir pour ceux qui s'en écartent.



PREMIERE OBSERVATION.

En 1749, au mois de Juin, M. de Colstelpers, ancien Capitaine dans le Régiment de Chartres, âgé d'environ 45 ans, fut attaqué subitement d'une lassitude extrême, d'un mal de tête violent, avec douleur dans les reins & dans les membres, nausées, vomissemens de matière bilieuse porracée, chaleur ardente à la peau, fièvre très-aigue, soif extrême, & tous les autres symptômes qui caractérisent la fièvre, à laquelle les nouveaux venus à Saint-Domingue sont sujets. Le second jour, tous les accidens se soutinrent, & prirent même plus d'intensité; il y eut un redoublement très-fort le troisième jour, de même que le cinquième: le septième, il y eut aussi un redoublement, mais il fut très-moderé, & ce jour-

là même la coction fut annoncée par une évacuation de matière bilieuse par les selles : il fut purgé dès le huitième jour avec le quinquina purgatif, parce que la fièvre étoit très-légère. Le dixième jour il n'y en eut plus, & la convalescence fut prompte.

Cette maladie, comme on le voit, a suivi exactement tous ses types ; mais soit que la maladie tint plutôt à la synoque qu'à la fausse fièvre ardente, ainsi qu'on pouvoit le présumer, soit que les remèdes aient prévenu le Coma, cet accident n'a pas eu lieu, & les vésicatoires n'ont point été appliqués. Voici en quoi consista tout le traitement : le Malade fut saigné le premier & le second jour jusqu'à six fois, malgré les nausées & les vomissemens qui cessèrent par ce seul moyen : je lui fis ensuite boire co-

182 *Observations sur les Fièvres*

pieusement d'une très-légère limonade ; il fut mis à l'eau de poulet pour toute nourriture ; on lui donna tous les jours deux lavemens adoucissans. J'évitai soigneusement de faire usage de remèdes émétiques & purgatifs : je n'eus recours à ces derniers que lorsque la coction s'annonça par une évacuation de matière bilieuse ; pour lors, ainsi que je le prescris dans le corps de l'Ouvrage, je purgeai le Malade avec le quinquina purgatif, pour les raisons que j'en ai données.

SECONDE OBSERVATION.

QUOIQUE la méthode curative que je prescris pour cette sorte de maladie soit la seule qu'il faille suivre, il y a cependant des circonstances où il faut s'en écarter à certains égards : en voici un exemple. M. de Saint - Simon, habitant de

la plaine de Léogane, d'un tempérament un peu usé, & âgé d'environ 50 ans, fut attaqué de l'espèce de fièvre que j'ai désignée sous le nom de *fausse fièvre ardente* : tous les symptômes qui caractérisent cette maladie furent bientôt poussés au dernier degré ; & dès le premier jour il tomba dans le Coma. Je le trouvai dans cet état, le pouls étoit petit, ondulant ; & à peine se réveillait-il pour répondre aux questions qu'on lui faisoit. Dès le moment même je lui fis appliquer les vésicatoires sur les épaules ; ils firent leur effet : le pouls se ranima, & le malade revint de son assoupissement. Pour lors je me proposai de suivre le plan curatoire que j'indique ; je lui fis faire trois petites saignées dans l'espace de trente heures ; il but copieusement d'une légère limonade, & il prit trois fois

184 *Observations sur les Fièvres*

dans la journée un bol fait avec deux grains de camphre & six grains de nitre ; on lui donna tous les jours deux lavemens, & la diète fut observée d'une manière convenable ; il y eut des redoublemens le troisiéme & le cinquiéme jour de la maladie : je fis suppurer abondamment les vésicatoires, & j'attendis avec patience le temps où la Nature indiqueroit la nécessité de recourir aux purgatifs. Dès le septiéme jour il y eut une évacuation bilieuse par les selles ; le huitiéme je purgeai le malade avec le quinquina & le sel d'Epsom, & il fut sans fièvre le onziéme jour.

Il faut observer que cet exemple est une preuve bien certaine que, dans quelque temps que le Coma survienne, il ne faut pas hésiter d'appliquer les vésicatoires : ils sont en effet le meilleur moyen auquel

on puisse recourir pour produire dans cette maladie une dépuration avantageuse.

TROISIÈME OBSERVATION.

M. DE GALLOCHOT , Capitaine Rochelois , fut attaqué en 1750 de la fièvre de S. Domingue avec tous les symptômes qui la caractérisent , & dont j'ai fait l'énumération : on lui fit, par mon ordre, quatre petites saignées dans les deux premiers jours : les nausées & les vomissemens disparurent ; les boissons délayantes acidulées, le camphre & le nitre , les lavemens adoucissans furent mis en usage jusqu'au septième jour de la maladie. Ce jour le redoublement fut très-fort ; mais aussi dès cet instant la crise fut décidée. Il parut une sueur universelle qui fut suivie d'une évacuation bilieuse ; je me déterminai alors à le pur-

486 *Observations sur les Fièvres*

ger , d'autant plus volontiers que la fièvre étoit très-moderée, & qu'il y avoit une indication manifeste pour l'application d'un remède purgatif. Je me servis dans ce cas , comme dans les autres , de la décoction d'une once de quinquina , dans laquelle je fis fondre une demi-once de sel d'Epsom ; le malade fut bientôt hors de danger , & la convalescence fut prompte.

Il faut avouer que le malade dont il est ici question , n'a pas eu cette fièvre dans le dernier degré de violence , & qu'il n'est pas tombé dans le coma ; mais M. Gallochet avoit déjà fait huit ou dix voyages en Amérique , & s'y trouvoit par conséquent avec un tempérament un peu fait à ce climat.

QUATRIÈME OBSERVATION.

En 1750 , un Marchand arrivé

depuis six mois , demeurant dans la grande rue de Léogane, fut attaqué de la maladie ordinaire aux nouveaux venus. Les symptômes & les accidens qui l'accompagnerent furent très-graves : je ne fus appelé que le sixième jour , & pour lors je le trouvai dans le Coma depuis quinze heures. Malgré le peu d'espérance que j'avois de le tirer d'un état si dangereux , je crus entrevoir encore une ressource dans les vésicatoires ; je lui en fis aussitôt appliquer de larges emplâtres sur les épaules & aux cuisses. Les vésicatoires firent leur effet : mais ce ne fut que vingt - quatre heures après que le malade revint de l'espèce de léthargie où il étoit. Dès - lors j'augurai bien pour lui ; il fit un usage copieux des boissons légèrement acidulées , & on lui donna quelques lavemens , &c. La fièvre

288 *Observations sur les Fièvres*

fut très - modérée par la suite , & l'abondance de la suppuration à laquelle les vésicatoires donnerent lieu , & que j'entretenois, eut bientôt fait cesser cette fièvre , & les accidens qui en étoient la suite. J'eus recours pour lors au purgatif dont j'ordonne l'usage ; je le fis prendre trois fois au malade , & il fut promptement rétabli.

J'ignore quel avoit été le traitement qu'on lui avoit fait avant que je l'eusse vu ; je sçais seulement qu'il avoit été purgé le quatrième jour avec une eau de casse. Cet exemple est une preuve bien certaine du bon effet des vésicatoires dans cette maladie lorsqu'elle est accompagnée du Coma , & fait voir tout ce qu'on peut attendre de cette espèce de remède.



CINQUIÈME OBSERVATION.

EN 1750, un Commis de MM. Ché & Michel, ayant été attaqué de la même maladie que ceux dont je viens de parler, je fus mandé pour les voir le huitième jour de la fièvre : les accidens avoient été jusques - là assez médiocres pour ne pas laisser entrevoir beaucoup de danger, il n'étoit pas même tombé dans le Coma, & il y avoit tout à espérer pour lui ; mais ce malade ayant été purgé le jour que je le vis & avant qu'il y eût une indication qui annonçât qu'on pourroit, sans crainte, recourir à ce genre de remède, tous les accidens se renouvelèrent avec beaucoup de violence ; & la nature, fatiguée par plusieurs jours de maladie, succomba dès le soir même.

On peut conclure de cet exem-

ple que les remèdes purgatifs ne doivent se donner dans cette maladie qu'avec beaucoup de circonspection, & qu'il y a tout à craindre de leur usage, si on les emploie tant que la fièvre est encore un peu vive, & tant que des évacuations bilieuses, précédées d'une sueur copieuse, qui annoncent la chute de l'érétisme, ne laissent pas entrevoir de la sûreté à employer les purgatifs. Ceci mérite la plus grande attention dans le traitement de l'espèce de fièvre dont je parle, & les fautes commises à cet égard, sont si fréquentes à Saint-Domingue, que je crois ne pas pouvoir revenir trop souvent sur cet objet : on peut cependant ne pas regarder la médecine que ce malade prit, comme seule cause de sa mort ; il y en eut une autre qui ne fut que soupçonnée ; c'est d'avoir caressé une Nègresse

la veille du jour qu'il fut purgé.

SIXIÈME OBSERVATION.

Un jeune homme de la Rochelle, demeurant chez M. Delaumont, Négociant à Léogane, & nouvellement arrivé à Saint-Domingue, eut un mal de tête assez vif, avec des inquiétudes & un mal-aïse inexprimable : la fièvre s'y joignit bientôt ; la chaleur du corps devint brûlante, pendant que les extrémités restoient froides ; le Malade avoit une soif que les boissons ne pouvoient pas tempérer, & la respiration étoit un peu difficile. Les nausées, les vomissemens de matière verdâtre en petite quantité, & des autres boissons qu'on lui donnoit, une douleur vive dans les reins & dans la région du diaphragme augmentoient le nombre des symptômes ; les yeux étoient vifs, & un peu

rouges ; il y avoit insomnie & des anxiétés continuelles ; la langue fut noire & raboteuse dès le second jour , & il y eut une hémorrhagie par le nez peu copieuse : ce Malade éprouva dans le plus haut degré tous les symptômes & tous les accidens qui accompagnent la vraie fièvre ardente.

Je vis le Malade le lendemain dans la matinée , c'est-à-dire , environ quinze heures après que la maladie eut commencé ; je lui fis faire deux saignées dans le jour , & je lui ordonnai pour boisson ordinaire une légère limonade : il prit quelques lavemens adoucissans. Le lendemain il fut saigné pour la troisième fois ; mais malgré ces secours , les déjections furent sanguinolentes , & le quatrième jour il mourut , après avoir rendu par les selles une copieuse

pieuse quantité de sang noirâtre & d'une puanteur extrême.

Cette fièvre s'annonce par des symptômes si effrayans, & les accidens qui l'accompagnent parviennent en si peu de temps au dernier degré de violence, que (comme cette Observation le prouve) le malade est enlevé avant que le Médecin ait eu le temps de faire & de tenter beaucoup de remèdes. C'est à raison de la violence de cette maladie & du peu de temps qu'elle laisse pour l'application des moyens propres à s'opposer aux désordres qui se passent dans l'œconomie animale, que tous les Auteurs qui ont traité de la fièvre ardente, la regardent comme une des plus dangereuses maladies qu'on connoisse; & à cet égard il faut avouer de bonne foi que les exemples de guérison sont assez rares; mais aussi il

faut convenir que cette maladie n'est pas fort commune, même dans les régions chaudes de l'Amérique, & qu'elle est encore infiniment moins fréquente dans les Pays tempérés.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Un jeune homme de Moulins, recommandé à M. Beudet, tomba malade huit jours après son arrivée à S. Domingue. Dès le premier jour il eut tous les symptômes qui désignent l'espèce de fièvre qui attaque les nouveaux venus dans cette Ile. La chaleur étoit très-grande, & la soif considérable; il étoit dans des sueurs continuelles; il avoit des nausées, & il rendoit par le vomissement un peu d'humeur verdâtre. Le malade, outre un mal de tête, avoit le ventre un peu tendu & douloureux; il fut saigné deux fois

du bras & une fois du pied par celui qui le voyoit ; & dès le troisième jour , le Chirurgien prenant le vomissement qui subsistoit pour une indication qui annonçoit la nécessité de recourir à l'émétique, lui fit prendre du tartre - stibié dans le temps de la violence des accidens : je ne vis le malade que ce jour - là même ; tous les accidens avoient encore été aggravés par l'usage d'un remède de cette nature : une saignée du bras que je fis faire devint inutile , & le malade mourut dès le soir même.

Cet exemple n'est pas le seul que j'aie de cette mauvaise méthode de traiter les malades , en leur faisant prendre de l'émétique , & cela , disent ceux qui l'emploient , parce que le malade vomit un peu d'humeur bilieuse porracée ; mais aussi de tous ceux à qui on a administré

ce genre de remède , on n'en voit presque point qui échappent à la mort ; & s'il y en a quelques - uns qui s'en tirent , après avoir pris de l'émétique , c'est que la maladie prise en elle-même ne présente absolument aucun danger ; & encore arrive-t-il que, dans ces cas, l'irritation qui est la suite de ce remède fait périr le malade , ou lui fait courir les plus grands risques.

HUITIÈME OBSERVATION.

MADAME Douillart me fit mander le troisième jour pour une maladie pareille à celle que je viens de décrire : elle avoit déjà été saignée trois fois du bras ; je la fis saigner une quatrième ; les redoublemens avoient été très-violens , le vomissement persistoit , & les sueurs étoient excessives, de même que le reste des symptômes. Toutes ces

considérations ne me retinrent point ; j'insistai sur les saignées, j'en fis encore faire trois du bras , tant le quatriéme que le cinquiéme jour de la maladie. J'ordonnai les boisons délayantes acidulées, la limonade légère en grande quantité; elle prit quatre fois par jour un bol fait avec six grains de nitre & deux grains de camphre; & on lui donna tous les jours deux ou trois lavemens adoucissans. Le vomissement cessa le quatriéme jour , les sueurs furent moins abondantes, le Coma ne survint point ; quelques petites déjections s'annoncerent le septiéme , & tous les accidens diminuèrent insensiblement ; elle fut purgée le neuviéme jour , comme je le prescriis , & le dixiéme il n'y eut plus de fièvre.

Il faut observer que , par les raisons que j'en ai données dans le

198 *Observations sur les Fièvres*

temps , les femmes courent moins de risques dans cette maladie que les hommes.

NEUVIÈME OBSERVATION.

LE fils de M. Boissonniere, habitant du Port-au-Prince, âgé d'environ 18 ans, & étant depuis un mois de retour de France où il avoit demeuré plusieurs années, fut attaqué de la maladie des nouveaux venus. La fièvre fut très-aigue , la chaleur, la soif, le mal-aise étoient poussés à l'extrême ; il y avoit des nausées & de petits vomissemens, la sueur étoit abondante , la respiration gênée, & tous les symptômes qui caractérisent cette maladie furent très-graves.

Les deux premiers jours je lui fis faire six petites saignées du bras ; les sueurs furent calmées, & le vomissement cessa par ce moyen; je recommandai une diète exacte , & l'usage

copieux des boissons légèrement acidulées ; les bols de camphre & de nitre furent employés : mais malgré tous ces secours , j'eus dès le quatrième jour des notions certaines que le Coma alloit survenir. Une espèce d'intermittence que je reconnus dans le pouls , jointe à de légers mouvemens convulsifs, m'annonçoit cet accident. Dans l'instant même je fis appliquer au malade de larges emplâtres vésicatoires sur les épaules ; ils furent levés dix heures après ; la douleur qu'ils occasionnerent pendant leur action, empêcha l'assoupissement commençant. Ce remède produisit les plus grands effets ; la suppuration fut abondante ; je la fis entretenir , & j'eus toujours soin de faire boire copieusement le malade. Les accidens diminuerent peu - à - peu , de même que la fièvre qui me permit

200 *Observations sur les Fièvres*
de le purger le huitième jour. Elle fut entièrement dissipée le dixième : je le purgeai encore deux fois pendant sa convalescence, & le rétablissement fut bientôt parfait.

DIXIÈME OBSERVATION.

MADAME Moriniere, habitante de Cul-de-sac, nouvellement de retour de France, où elle avoit demeuré dix ans, fut assaillie de la fièvre ordinaire à ceux qui quittent un pays tempéré pour passer à Saint-Domingue. Le mal de tête, la chaleur, la soif, la douleur dans la région des lombes, & la fièvre, furent extrêmes. Il y eut dès le premier jour des nausées, & de petits vomissemens d'humeur verdâtre ; les sueurs étoient considérables, la respiration se faisoit avec peine, & le ventre étoit tendu & douloureux lorsqu'on le touchoit. Tous

ces accidens prirent beaucoup d'intensité, tant à cause de la foible constitution de la malade, que par rapport à la répugnance qu'elle avoit pour la petite quantité de remèdes qu'exige le traitement de cette maladie.

Je ne crus point rencontrer dans le vomissement & les sueurs, une contre - indication à la saignée ; au contraire, je crus que ces accidens m'en indiquoient la nécessité ; c'est pourquoi je la fis saigner quatre fois du bras les deux premiers jours, & j'ordonnai pour boisson une limonade légère ; je recommandai les lavemens adoucissans, & quatre fois par jour l'usage d'un bol avec le camphre & le nitre. Mais la répugnance fit qu'elle n'usa pas exactement de ce remède ; la fièvre continua d'être très-vive, le Coma ne survint cependant point, malgré

la violence des redoublemens qui furent très-forts, sur-tout les jours impairs. Celui du septième jour fut accompagné d'un mal-aise & d'un accablement extrême; néanmoins dès ce moment la fièvre & les accidens commencerent à se modérer; quelques petites déjections bilieuses survinrent, & la malade fut hors de danger le onzième jour. Je la purgeai ensuite avec le quinquina & le sel d'Epsom. Cette purgation fut répétée, & elle produisit toujours de bons effets dans la convalescence, qui fut plus longue qu'elle ne l'est communément dans cette maladie.



ONZIÈME OBSERVATION.

Mademoiselle Leger, belle-sœur de M. de Saint-Simon, ressentit dans un degré violent tous les symptômes & accidens qui caractérisent la fièvre qui attaque communément les nouveaux venus à Saint-Domingue. Le mal de tête étoit insupportable, la chaleur & la soif étoient très-grandes ; il y avoit des fueurs abondantes, des nausées, des vomissemens ; douleurs dans les régions lombaires ; les redoublemens furent très-forts, & ils étoient effrayans les jours impairs. Elle fut saignée six fois dans les deux premiers jours : les boiffons & les autres remèdes furent, pendant le cours de cette maladie, les mêmes que ceux que j'indique pour le traitement de cette fièvre : le Coma n'eut pas lieu : la fièvre & les acci-

dens diminuerent peu-à-peu environ le huitième jour, temps auquel il commença à survenir quelques évacuations bilieuses par les selles : le purgatif ordinaire fut mis en usage, & la guérison fut prompte.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Un Commis de M. de la Haye, Négociant à Léogane, fut attaqué de l'espèce de fièvre à laquelle sont communément exposés les Européens qui passent à Saint-Dominque ; les symptômes & les accidens parvinrent à un degré de violence assez fort, & les redoublemens étoient très-orageux.

La Méthode curative que je prescrivis fut employée ; les accidens diminuerent, & le septième jour de la maladie, il se trouvoit assez bien pour faire présumer qu'il pourroit être purgé le lendemain. Le huitième

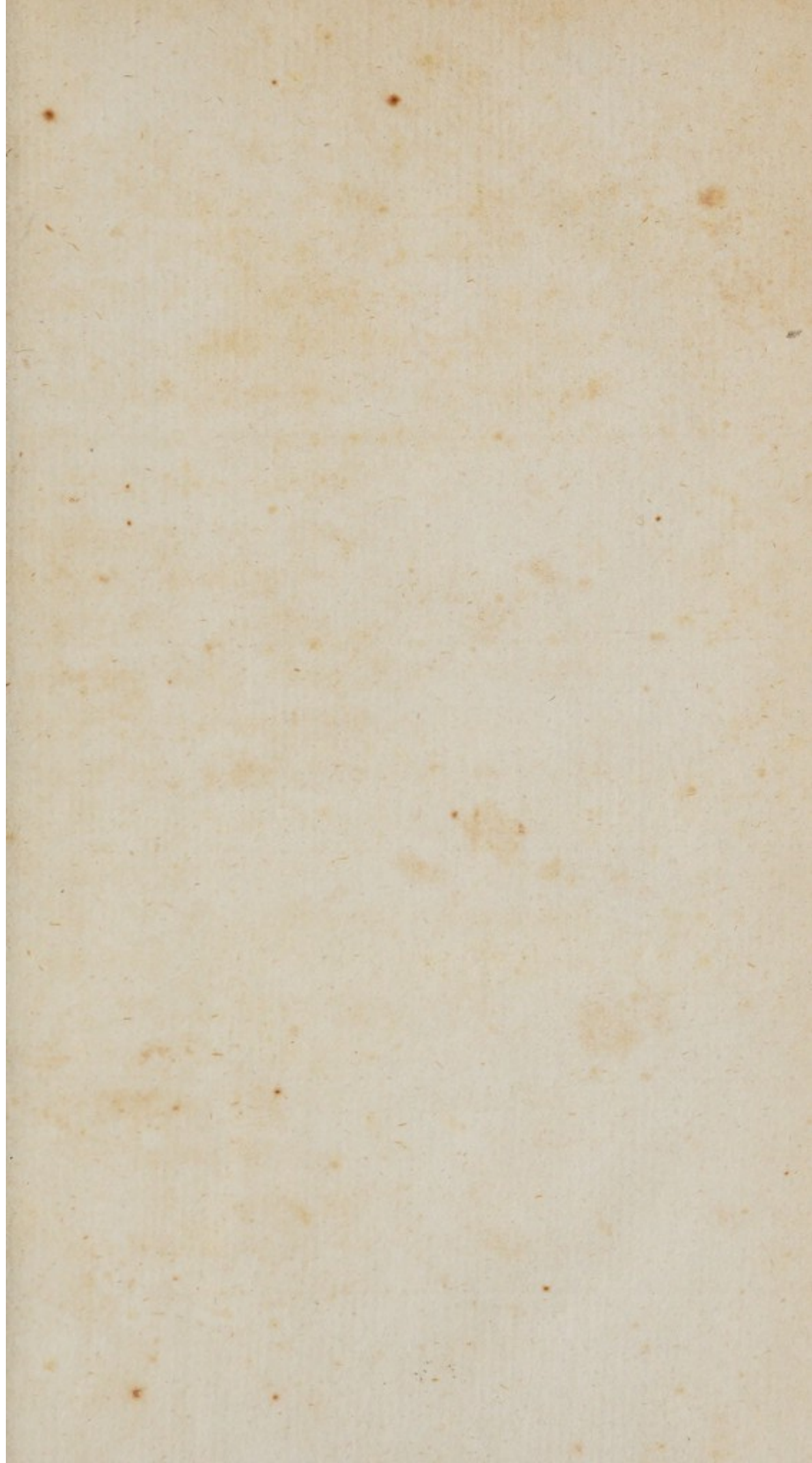
me , à la visite du matin , je fus surpris de voir que les accidens s'étoient renouvelés , & que la fièvre étoit trop vive pour permettre de lui faire prendre médecine. A la chute du redoublement , le malade mourut. Je scus alors que sa Nègresse lui avoit donné du vin la veille , à trois différentes fois ; ce qui fut la seule cause de sa mort.

On voit en effet , d'après ce que j'ai dit des causes éloignées & prochaines de cette maladie, & des désordres qui se passent dans l'oeconomie animale , que les liqueurs spiritueuses ne peuvent jamais être prises impunément , tant qu'il y a de la fièvre : le vin , comme je l'ai dit , ne convient que dans la convalescence ; encore faut-il toujours être modéré sur la quantité qu'on en prend.

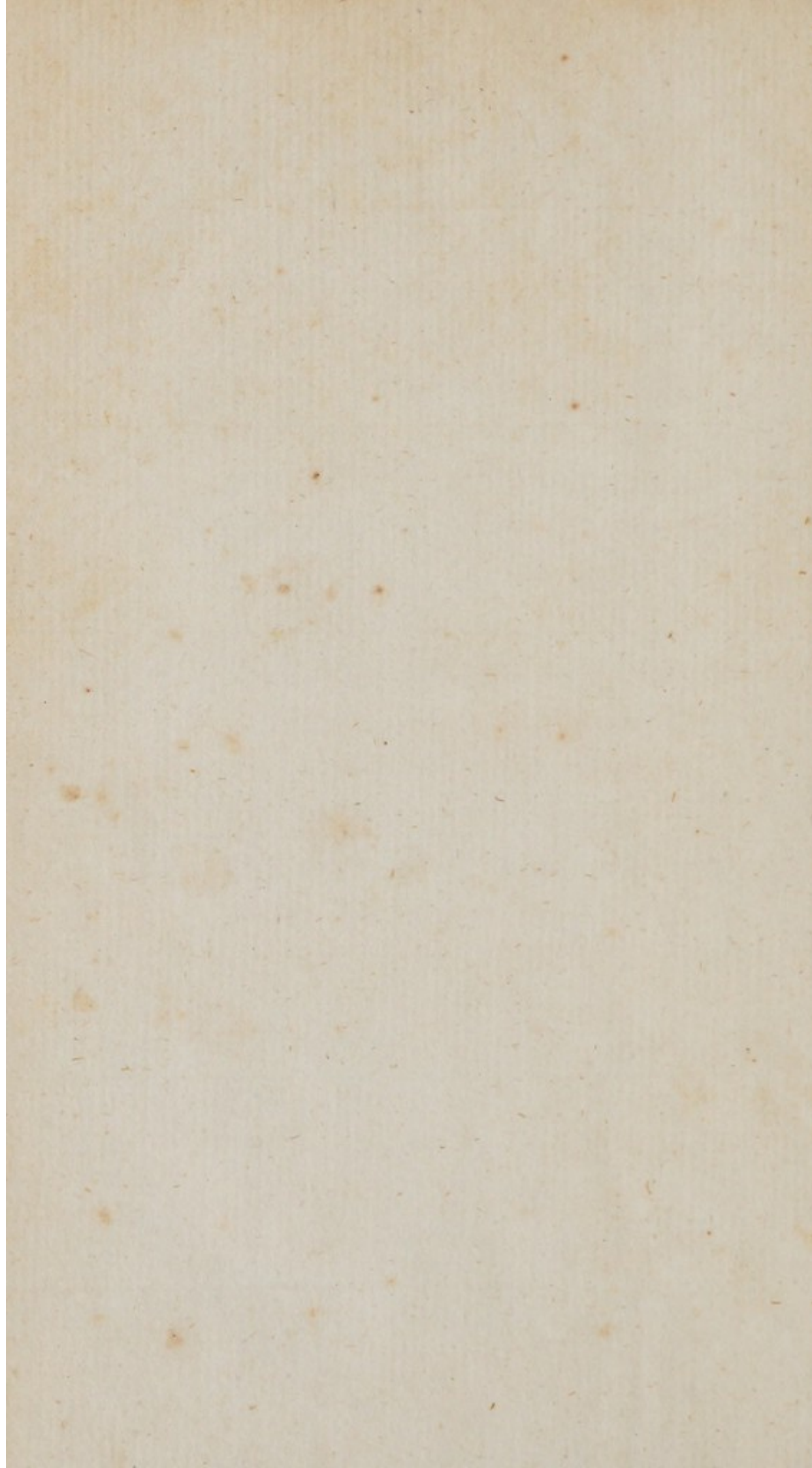
Je pourrois citer un plus grand

nombre d'exemples pour faire valoir la bonté de la Méthode curative que j'ai employée dans cette maladie ; mais ils me paroissent d'autant plus inutiles ici , que cette fièvre étant toujours à-peu-près la même , je ne pourrois m'empêcher de retomber dans des répétitions ennuyeuses : les Observations que je viens de rapporter me paroissent d'ailleurs suffisantes pour affermir les Praticiens dans la conduite qu'ils doivent tenir. Ce sera à eux à apporter dans le traitement les variétés que des circonstances particulières pourroient exiger.

F I N.







te

